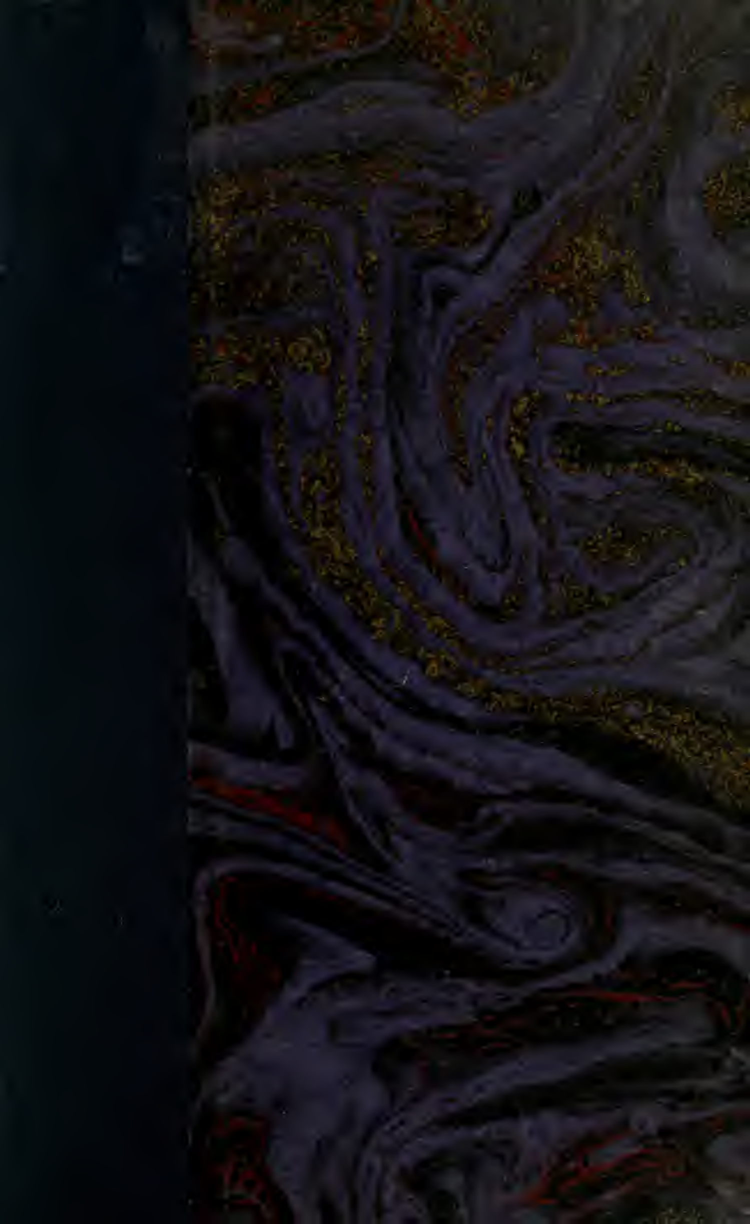


Suivant Barbier par D. Clay, cord.
(Genève)

REMARQUES

D'UN

MINISTRE DE L'EVANGILE,

SUR LA TROISIEME DES

LETTRES

ECRITES DE LA MONTAGNE

PAR MR. J. J. ROUSSEAU.

Cujus res agitur, lite hâc pendente? Dei ne,
An tua?

Anti-Lucr. L. I.



M. DCC. LXV.

L'abus du ſavoir produit l'incrédulité. Tout ſavant dédaigne le ſentiment vulgaire ; chacun en veut avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe philoſophie mêne à l'eſprit fort, comme l'aveugle dévotion au fanatiſme.

J. J. Rouſſeau.



AVERTISSEMENT.

Ce ne fut que quelques ſemaines avant les dernieres fêtes de Pâques que les lettres écrites de la montagne par M. Rousseau *me tomberent entre les mains. J'avois alors parmi mes cathécumenes un jeune homme de grande eſpérance qui étoit depuis quatre ans mon penſionnaire. Comme il avoit déja lu les autres ouvrages de ce célébre auteur, il ſouhaita de lire auſſi celui-ci ; & quoique cette lecture ne me parût guere aſſortie aux circonſtances où il ſe trouvoit, je la lui permis, mais en m'invitant moi-même à*

la faire avec lui. On juge bien que je l'accompagnai de quelques réflexions, au moins dans les endroits qui avoient rapport à la Religion; & ce sont ces réflexions qui ont donné lieu à cet écrit. Je les jettai d'abord fort négligemment sur le papier en forme de notes souvent très-courtes, pour les remettre sous les yeux de mon éléve, qui avoit témoigné le désirer; & quelques-uns de mes amis, entre lesquels il y en a qui le sont assez pour ne me point flatter, les ayant vues dans cet état, me conseillerent & me presserent même de les développer & de leur donner une forme sous laquelle elles pussent paroître. J'ai employé à cela pendant quelques jours, mes heures de loisir, & il en a résulté ce qu'on va voir. Qu'ar-

rivera-t-il donc de la publication de ce petit écrit? Les ſages me jugeront, & je reſpecterai leur jugement. Les fideles approuveront mon zèle, & je ſerai très flatté de leur approbation. Et quant à ceux qui affichent l'incrédulité, s'ils trouvent mieux leur compte à me mépriſer qu'à me répondre, je me tiendrai fort honoré de leur mépris. Tout ce que je ſouhaite, c'eſt que ceci puiſſe contribuer à raffermir dans la foi quelques-uns de ceux que la troiſiéme lettre de M. Rousseau *pourroit avoir rendus chancelans à cet égard. Que ſi je me ſuis permis quelques rétorſions un peu vives, elles ont je crois leur excuſe dans l'occaſion même qui les améne. Pourquoi craindrois-je de faire retomber ſur l'au-*

teur le ridicule dont il n'a pas craint de charger Jesus-Christ & l'Evangile ?





REMARQUES

Sur la troisiéme des Lettres écrites de la Montagne *par M.* J. J. ROUSSEAU.

JE trouve ſouvent dans cette lettre tout l'appareil du raiſonnement, mais j'y en découvre rarement la ſolidité & le nerf. Auſſi n'ai-je pu me défendre en la liſant, de jetter ſur le papier quelques réflexions ſur ce que j'y rencontrois de ſcabreux ou d'hazardé, tant pour fixer mes propres idées, que pour montrer à quelques-uns de mes amis admirateurs de M. ROUSSEAU, que les avocats de la cauſe qu'il combat ne ſont pas tellement confondus qu'ils n'ayent plus rien à repliquer.

Quoique je ne prenne proprement ici en objet que la troisiéme lettre, ce n'est pas à dire que je souscrive à toutes les assertions de la seconde, ou que l'impression qu'elle a faite sur moi ait été sans aucune réaction de ma part. Je serois si fâché qu'on portât un pareil jugement, que pour le prévenir, je vais commencer par relever quelques uns des endroits qui m'ont le plus choqué dans cette seconde lettre.

Parmi les services que l'auteur prétend avoir rendus à la religion Réformée, il compte celui d'avoir fait dire par un vertueux Prêtre à un jeune homme Protestant qui s'étoit fait Catholique, ce qui suit, & qu'il cite lui-même p. 58. (*a*) en

---

(*a*) On s'est servi dans les citations de l'édition en un volume. *Amsterdam*, *chez Marc-Michel Rey* 1764.

ces termes. „ Quand vous voudrez écou-
„ ter votre conſcience, mille obſtacles
„ vains diſparoîtront à ſa voix. Vous ſen-
„ tirez que dans l'incertitude où nous ſom-
„ mes, c'eſt une inexcuſable préſomption
„ de profeſſer une autre religion que cel-
„ le où l'on eſt né, & une fauſſeté de ne
„ pas pratiquer ſincérement celle qu'on
„ profeſſe. Si l'on s'égare, on s'ôte une
„ grande excuſe au tribunal du Souverain
„ Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt
„ l'erreur où l'on fut nourri, que celle
„ qu'on oſa choiſir ſoi-même?" Il y a
ſûrement dans le diſcours du Prêtre Ca-
tholique dont ce morceau fait partie, de
grandes beautés, mais ce morceau les dé-
pare étrangement à mes yeux. J'y trouve
bien plutôt un indifferentiſme parfait à
l'égard de toutes les religions, qu'une

défenſe de la religion Reformée. Selon ce Prètre & ſans doute ſelon l'auteur qui le fait ainſi parler; il y a *erreur* de toutes parts: *erreur dans la religion où l'on fut nourri, erreur dans celle qu'on oſa choiſir ſoi-même*: par conſéquent, *incertitude* de tous côtés. *Et dans cette incertitude, ce ſeroit une inexcuſable préſomption* à un Muſulman, à un Juif, à un Idolâtre, *de profeſſer une autre religion que celle où il eſt né.* Ce fut une *préſomption* plus *inexcuſable* encore à Calvin, à Luther & aux autres Réformateurs, *de profeſſer* non ſeulement, mais de prècher même *une autre religion* que la Catholique, puiſqu'ils *étoient nés* & qu'ils avoient vécu long-temps dans celle-ci. Et que dirons-nous de St. Paul & des autres Apôtres, qui *étant nés* Juifs, *oſerent quitter l'erreur où ils avoient été*

nourris, *pour choisir celle* que prèchoit le Christ? Que dirons-nous du Christ lui-même, qui *étoit né* Juif & qui avoit été circoncis comme eux? Voilà à quelles conséquences mènent des principes que l'on ne craint pas de donner pour les plus fermes appuis du Christianisme & de la Réformation.

Je trouve après cela à la p. 61. une note qui pourra ici tenir lieu de ce qu'on nomme au théatre *la petite piéce*. C'est au sujet du mot *Prédicans* par lequel l'auteur désigne les Ministres de Genève. „ Je n'au-„ rois point employé ce terme, dit-il, „ que je trouvois déprisant, si l'exemple „ du Conseil de Genève, qui s'en servoit „ en écrivant au Cardinal de Fleury, ne „ m'eût appris que mon scrupule étoit „ mal fondé. " Beau scrupule assurément,

& dont on ne ſe ſeroit pas imaginé que l'auteur fût ſuſceptible après l'avoir entendu p. 51. appeller ces mêmes Miniſtres, *de mauvais valets de Prêtres*, & les avoir fait traiter *de mauvais intrus* par le clergé Romain p. 52, & cela ſans s'appuyer comme ici ſur aucune autorité ; mais la paſſion ne cite guere, ou ſi elle le fait, c'eſt bien malicieuſement.

„ Quand les premiers Réformateurs com„ mencerent à ſe faire entendre, dit l'au„ teur p. 63, l'égliſe univerſelle étoit en „ paix ; tous les ſentimens étoient una„ nimes &c." Je ne ſais pas où M. R. a appris qu'il y eût tant *de paix* & (*a*) *d'unanimité* dans l'égliſe au commencement

---

(*a*) S'il y avoit de l'unanimité, c'étoit pour demander une *réformation totale de l'égliſe tant dans ſon chef que dans ſes membres.*

de la réformation. Je crois que l'étude de l'hiſtoire eccléſiaſtique des XIV. & XV. ſiécles feroit voir le contraire. Que dis-je, il faut n'avoir pas lu une page de l'hiſtoire de ce tems là, pour porter un jugement tel que celui que l'auteur porte ici. A la p. 66, l'auteur introduit les Catholiques pouſſant contre les réformateurs d'un ton fort triomphant des argumens qui ne le ſont guere. Les Réformateurs ne *donnoient pas un nouveau ſens aux paroles de l'écriture*, mais ils tiroient de l'obſcurité leur ſens primitif. *Ils* ne *faiſoient* pas *parler Dieu autrement qu'il n'a fait*, mais ils montroient par les propres termes de la Bible, qu'il avoit parlé autrement que l'égliſe ne le faiſoit parler par ſes gloſes & ſes traditions. Ils ne *changeoient* donc pas *la révélation*, mais ils la purgeoient des changemens qu'on y avoit apportés.

Notre auteur ne forge pas de meilleures armes aux Catholiques, quand il ajoute en s'adreſſant toujours aux Réformateurs : „ Vous convenez qu'il faut des miracles „ pour autoriſer une miſſion divine, & „ vous qui vous dites envoyés de Dieu, „ vous n'en faites point." Nous convenons encore aujourd'hui qu'il faut des miracles pour autoriſer une miſſion, quand cette miſſion a pour objet d'établir une doctrine nouvelle & qui n'eſt déja pas munie du ſceau de Dieu; c'étoit le cas des premiers Miniſtres de la révélation. Mais nous n'éxigeons point de miracles quand cette miſſion, effet de la Providence ordinaire n'a pour objet que de tirer de deſſous le boiſſeau la lumiere déja prouvée & reconnue divine; c'étoit le cas des Réformateurs.

„ Vous reclamez, pourſuit-il, l'autorité

„ d'interprêter l'écriture à votre fantaisie,
„ & vous prétendez nous ôter la même li-
„ berté. Vous vous arrogez à vous seuls
„ un droit que vous refusez & à chacun
„ de nous, & à nous tous qui composons
„ l'église." Ce n'ont point été là les prétensions des Réformateurs, mais seulement qu'on devoit se défier des interprétations de décision, pour peser les interprétations de raison. Ils n'usoient de leur droit d'interprétation critique & raisonnée que pour que chacun en usât de même selon sa capacité & son pouvoir.

Le reste de la p. 67. & toute la 68, est une longue tirade sur l'esprit de domination, d'intolérance & de persécution qu'on prétend avoir animé tous les Réformateurs. Je n'ai qu'un mot à répondre à cela ; c'est que quand ç'auroit été là l'esprit de quelques réformateurs, ce n'a jamais été celui

de la réformation. L'auteur lui-même dit à peu près la même chose à la p. 50. Je me suis plus étendu sur cette seconde lettre que je ne me l'étois d'abord proposé. Je viens maintenant à la troisiéme, mon objet principal.

Le dessein de M. R. dans cette lettre est de *chercher quel est l'usage des miracles pour prouver la révélation.* Et son début là dessus ne feroit sûrement pas déviner ses conclusions. Ecoutons.

„ Les hommes, dit-il, ayant des têtes
„ si diversement organisées, ne sauroient
„ être affectés tous également des mêmes
„ argumens, sur-tout en matieres de foi.
„ Ce qui paroit évident à l'un, ne paroit
„ pas même probable à l'autre; l'un par
„ son tour d'esprit n'est frappé que d'un
„ genre de preuves, l'autre ne l'est que
„ d'un genre tout différent. Tous peu-

„ vent

„ vent bien quelquefois convenir des mê-
„ mes choses, mais il est très rare qu'ils
„ en conviennent par les mêmes raisons :
„ ce qui pour le dire en passant, montre
„ combien la dispute en elle même est
„ peu sensée : autant vaudroit vouloir for-
„ cer autrui de voir par nos yeux.

„ Lors donc que Dieu donne aux hom-
„ mes une révélation que tous sont obli-
„ gés de croire, il faut qu'il l'établisse sur
„ des preuves bonnes pour tous & qui
„ par conséquent soient aussi diverses que
„ les manieres de voir de ceux qui doi-
„ vent les adopter.

„ Sur ce raisonnement, qui me paroit
„ juste & simple, on a trouvé que Dieu
„ avoit donné à la mission de ses envoyés
„ divers caractères qui rendoient cette mis-
„ sion reconnoissable à tous les hommes,
„ petits & grands, sages & sots, savans

„ & ignorans. Celui d'entre eux qui a
„ le cerveau assez fléxible pour s'affecter
„ à la fois de tous ces caractères est heu-
„ reux sans doute: mais celui qui n'est
„ frappé que de quelques uns n'est pas à
„ plaindre, pourvu qu'il en soit frappé
„ suffisamment pour être persuadé. "

Qui est-ce qui, en lisant ces trois paragraphes, ne s'attendroit à voir l'auteur développer dans la suite de sa lettre tous les divers genres de preuves dont la révélation est susceptible & dont elle a besoin pour tous les différens ordres de fidèles qu'elle doit faire? Qui est-ce qui soupçonneroit après un tel début, qu'il va réduire toutes ces preuves à trois, & soutenir que la premiere qui ne peut affecter que les *sages* est difficile à constater, que la seconde qui ne peut frapper que les *gens bons & droits* n'est rien moins qu'infailli-

ble, & que la troiſiéme qui ſeroit la plus prompte à ſauter aux yeux de tous & ſpécialement du *peuple* eſt équivoque & illuſoire ? Comment peut-il, après avoir poſé des principes ſi *juſtes* & ſi *ſimples*, s'en écarter comme il le fait ? Pourquoi veut-il en particulier ôter la preuve des miracles à ceux dont *la tête eſt organiſée* de maniere à être *plus affectée de cette preuve* que des autres ? Pourquoi veut-il les *forcer à voir par ſes yeux* quand ils ne les ont pas, & les empêcher de voir par les leurs quand ils en ont ? Pourquoi entame-t-il *une diſpute ſi peu ſenſée* ? Que ne laiſſe-t-il aux *heureux qui s'affectent à la fois de tous les genres de preuve*, le bonheur dont ils jouiſſent ? Et s'il ne veut pas qu'on *le plaigne de n'être frappé que de quelques-uns*, ou de ne l'être même d'aucun, nous ne le plaindrons pas, au moins

lui épargnerons-nous l'ennui de nos plaintes.

Mais M. R. démentiroit-il en effet si étrangement les principes qu'il vient de poser ? On n'a pour s'en assurer qu'à lire p. 71. 72. & 73. l'exposition qu'il y donne des trois caractères auxquels il suppose qu'on reconnoit la divinité de la révélation. « Le prémier, dit-il, se tire de „ la nature de la doctrine, de son utili- „ té, de sa beauté, de sa sainteté, de sa „ vérité, de sa profondeur. Ce caractère „ est le plus sûr, le plus infaillible, il por- „ te en lui même une preuve qui dispen- „ se de toute autre ; mais il est le moins „ facile à constater : il exige pour être sen- „ ti, de l'étude, de la réflexion, des con- „ noissances, des discussions qui ne con- „ viennent qu'aux hommes sages qui sont „ instruits & qui savent raisonner. " Il y

a donc peu de têtes organisées convenablement pour être affectées de ce premier caractère. Mais voyons le second. Peut-être sera-t-il à la portée de plus de gens.

„ Le second caractère est dans celui
„ des hommes choisis de Dieu pour an-
„ noncer sa parole ; leur sainteté, leur
„ véracité, leur justice, leurs mœurs pu-
„ res & sans tache, leurs vertus inacces-
„ sibles aux passions humaines sont, avec
„ les qualités de l'entendement, la raison,
„ l'esprit, le savoir, la prudence, autant
„ d'indices respectables, dont la réunion,
„ quand rien ne s'y dément, forme une
„ preuve complette en leur faveur, & dit
„ qu'ils sont plus que des hommes. Ce-
„ ci est le signe qui frappe par préference
„ les gens bons & droits, qui voyent la
„ vérité par tout où ils voyent la justice,
„ & n'entendent la voix de Dieu que dans

„ la bouche de la vertu. Ce caractère a „ ſa certitude encore, mais il n'eſt pas „ impoſſible qu'il trompe, & ce n'eſt pas „ un prodige qu'un impoſteur abuſe les „ gens de bien, ni qu'un homme de bien „ s'abuſe lui même, entrainé par l'ardeur „ d'un ſaint zèle qu'il prendra pour de „ l'inſpiration. "

Ce ſecond caractère *frappe par préference les gens bons & droits*, & ce ſont deux qualités qui ſuppoſent encore une organiſation bien rare. Il ſe manifeſte dans *la ſainteté*, *la véracité & l'exemption de toute paſſion humaine*, dans *la raiſon*, *l'eſprit*, *le ſavoir*, & *la prudence des hommes choiſis de Dieu pour annoncer ſa parole*; & cependant, *il n'eſt pas impoſſible qu'il trompe*, parce que *ce n'eſt pas un prodige* que de tels hommes ſoyent des *impoſteurs* ou des dupes qui donnent ou *qui prennent*

l'ardeur de leur zèle pour de l'inſpiration. Ne ſuffit-il pas de rapprocher ces idées pour en voir le contraſte étonnant, pour en ſentir l'évidente contradiction? Mais peut-être l'auteur ne nous découvre-t-il ainſi le peu de certitude de ces deux prémiers caractères que pour leur en ſubſtituer un troiſiéme qui n'en aura pas les défauts, qui ſera propre à affecter plus de gens, plus facile à conſtater & moins ſujet à tromper. C'eſt ce qu'il faut maintenant examiner.

„ Le troiſiéme caractère des envoyés „ de Dieu, eſt une émanation de la puiſ„ ſance divine, qui peut interrompre & „ changer le cours de la nature à la volon„ té de ceux qui reçoivent cette émana„ tion. Ce caractère eſt ſans contredit le „ plus brillant des trois, le plus frappant, „ le plus prompt à ſauter aux yeux, ce-

„ lui qui ſe marquant par un effet ſubit „ & ſenſible, ſemble exiger le moins d'exa- „ men & de diſcuſſion : par là ce caractère „ eſt auſſi celui qui ſaiſit ſpecialement le „ peuple, incapable de raiſonnemens ſui- „ vis, d'obſervations lentes & ſûres, & „ en toutes choſes eſclave de ſes ſens. " Juſqu'ici on croiroit qu'en effet l'auteur trouve dans ce troiſiéme caractère de quoi ſuppléer à ce qu'il a remarqué de défectueux dans les deux autres, & qu'il lui donne hautement la préference. Mais pourſuivez. „ *C'eſt* pourtant, ajoute-t-il immé- „ diatement, ce qui rend ce même carac- „ tère équivoque; & en effet, pourvu „ qu'il frappe ceux aux quels il eſt deſti- „ né, qu'importe qu'il ſoit apparent ou „ réel? C'eſt une diſtinction qu'ils ſont „ hors d'état de faire: ce qui montre qu'il „ n'y a de ſigne vraiment certain que

„ celui qui ſe tire de la doctrine, & qu'il „ n'y a par conſéquent que les bons rai„ ſonneurs qui puiſſent avoir une foi ſo„ lide & ſûre; mais la bonté divine ſe „ prête aux foibleſſes du vulgaire, & veut „ bien lui donner des preuves qui faſſent „ pour lui. "

Comment choiſir à préſent entre les trois caractères de divinité que doit offrir la révélation, ſelon M. R? De ſon propre aveu, le prémier *eſt très difficile à conſtater, il n'eſt point impoſſible que le ſecond ne trompe*, & *le troiſiéme eſt équivoque.* Les raſſemblerons-nous tous les trois, dans l'eſpérance qu'ainſi réunis ils auront plus de certitude & de ſolidité qu'ils n'en peuvent avoir ſéparément? Mais pour cela il nous faudroit être tout-à-la-fois ſavans, vertueux & ignorans.

Car le prémier n'eſt que pour les *ſages*, le ſecond pour les *bons* & le troiſiéme pour le *peuple.* Cependant M. R. ne montre pas le même embarras que nous éprouvons. Il choiſit le prémier, & ce qui étonne un peu, c'eſt qu'il le choiſit à l'excluſion du ſecond comme du troiſiéme. *Il n'y a*, dit-il, *de ſigne vraiment certain que celui qui ſe tire de la doctrine.* Mais vient-il de dire, c'eſt de tous les trois *le moins facile à conſtater*; mais il *ne peut affecter que les ſages.* Auſſi conclut-il qu'*il n'y a que les bons raiſonneurs qui puiſſent avoir une foi ſolide & ſûre.* Je ne vois pas comment on pourroit concilier cela avec ces paroles de Jeſus-Chriſt à Dieu ſon Pére: (*a*) *Je te loue, o Pére, Seigneur du ciel & de la terre, de ce que*

(*a*) Math. XI. 25 & 26.

tu as caché ces choſes aux ſages & aux intelligens & que tu les as révélées aux enfans: il en eſt ainſi, ô mon Pére, parce que telle a été ta bonne volonté. Pour moi, je me ferois incomparablement moins de peine de croire que M. R. ſe trompe, que de croire qu'il ait mieux connu la *bonne volonté* de Dieu que Jeſus-Chriſt. Mais quand nous accorderions que ce premier caractère peut en effet chriſtianiſer les ſages, que ferons-nous du peuple? Attendez. *La bonté divine*, dit l'auteur, *ſe prête aux foibleſſes du vulgaire, & veut bien lui donner des preuves qui faſſent pour lui.* Et quelles ſont-elles ces preuves? Les miracles. M. R. n'en indique point d'autres. Mais que ſont-ils les miracles dans ſon ſyſtème? Des leurres, des fraudes pies, des ſecrets de chymie, des tours de charlatan. Il eſt vrai qu'il prétend nous

guérir d'avance là deſſus, en diſant, que *pourvu qu'ils frappent ceux aux quels ils ſont deſtinés, peu importe qu'ils ſoyent apparens ou réels.* Un pere ſage évite autant qu'il peut de tromper ſes enfans. Mais ſelon M. R. Dieu n'y regarde pas de ſi près avec nous. Un Prince qui prendroit pour ſa deviſe : (*a*) *dolus an virtus, quis in vulgo requirat*, s'aliéneroit tous les cœurs, & ne s'attireroit ſûrement pas les hommages de l'auteur. Comment donc celui-ci peut-il concevoir en Dieu ce qui lui feroit horreur dans un mortel ?

„ Si une ſeule preuve me perſuade, „ dit il p. 74, vouloir m'en faire adopter „ d'autres eſt un ſoin perdu. " Et ſi la

(*a*) C. a. d. Peu importe lequel on employe avec le peuple, ou de la fourberie, ou de la probité. Ces paroles ſont de Virgile, ſi ce n'eſt que j'ai ſubſtitué le mot *vulgo* au mot *hoſte.*

ſeule preuve des miracles me perſuade ; lui demanderois-je volontiers là deſſus, vouloir l'affoiblir, l'anéantir à mes yeux, eſt-ce un ſoin bien employé ? Donnez-moi votre organiſation ſi vous voulez que je ne ſois affecté que de ce dont vous l'ètes vous-même.

J'ai toujours cru que dans une propoſition disjonctive, l'énumeration devoit ètre complette, ou qu'une telle propoſition ne devoit point admettre de milieu. C'eſt cependant ce que je ne trouve pas dans la disjonctive que l'auteur employe p. 75, quand il dit : « Pour qu'on pût „ conclure de ce que je ne crois pas aux „ miracles, que je rejette la révélation, „ il faudroit de deux choſes l'une : ou „ que les miracles fuſſent l'unique preuve „ de la révélation, ou que je rejettaſſe „ également les autres preuves qui l'at-

„ teſtent. " Il falloit ajouter, ou que la preuve par les miracles fût tellement liée avec les autres qu'on ne pût invalider celle-là ſans invalider celles-ci. Or c'eſt préciſement le cas. Car ſi les miracles ne ſont pas réels, la doctrine d'un Meſſie annoncé & caractériſé d'avance ; manifeſté au tems & avec les caractères annoncés ; qui pour enſeigner (*a*) *des choſes que l'œil n'avoit point vues, que l'oreille n'avoit point entendues & qui n'étoient venues dans l'eſprit d'aucun homme*, (*b*) *a parlé* auſſi *comme jamais homme n'avoit parlé* ; qui pour amener les hommes à la vérité & ôter aux incrédules obſtinés toute (*c*) *excuſe de leur péché*, *a fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'avoit faites* ; qui pour

(*a*) 1 Cor. II. 9.
(*b*) Jean. VII. 46.
(*c*) ibid. XV. 24.

nous éloigner du vice & nous former à la vertu par ſon exemple, a vécu de maniére à (*a*) *ne pouvoir être convaincu d'aucun péché*, (*b*) *& eſt allé & venu par tout en faiſant du bien*; & qui à la ſuite de tout cela, (*c*) *eſt mort pour nos offenſes, reſſuſcité pour notre juſtification*, & (*d*) *remonté au ciel pour nous y préparer place*; ſi, dis-je, les miracles neſont pas réels, une doctrine comme celle-là, toute fondée ſur des miracles, qui en ſuppoſe, qui en renferme & qui en promet tant, eſt une doctrine qui n'a ni cette *utilité*, ni cette *beauté*, ni cette *ſainteté*, ni cette *vérité* que l'auteur lui même y exige p. 71 pour qu'on puiſſe la regarder comme di-

---

(*a*) Jean. VIII. 46.
(*b*) Act. X. 38.
(*c*) Rom. IV. 25.
(*d*) Jean. XIV. 2. 4.

vine. Telle eſt pourtant en abrégé la doctrine de l'Evangile, à en juger par les termes mêmes de l'Evangile. Il eſt donc évident qu'on ne ſauroit affoiblir la preuve qui ſe tire des miracles ſans affoiblir auſſi celle qui ſe tire de la doctrine.

Il en eſt de même de la preuve que l'on puiſe dans le caractère de ceux qui ont annoncé cette doctrine: elle tient tout auſſi intimément à la preuve par les miracles. Voici là deſſus un raiſonnement bien ſimple. Si les miracles ne ſont pas réels, les écrivains ſacrés, Jeſus-Chriſt lui même, ſont, ou des imbéciles qui ont cru voir ou faire des miracles quoiqu'il n'en fût rien, ou des impoſteurs qui ont donné pour miracles ce qu'ils ſavoient bien n'en être point. Il n'y a donc en eux dans ce dernier cas ni *ſainteté*, ni *véracité*, ni *juſtice*, ni *mœurs pures & ſans tache*, ni

vertus

vertus inacceſſibles aux paſſions humaines ; & dans le premier il n'y aura non plus en eux, ni *qualités de l'entendement*, ni *raiſon*, ni *ſavoir*, ni *prudence* ; & ce ſont pourtant là ſuivant l'auteur p. 72. *les indices reſpectables dont la réunion quand rien ne s'y dément, forme une preuve complette qu'ils ſont plus que des hommes.* Remarquez en paſſant ſur cette derniere expreſſion, que ſi les premiers annonciateurs de la parole de Dieu ont été (*a*) *plus que des hommes*, ils ont donc été des hommes miraculeux. Seroit-ce donc à dire que Dieu a bien voulu faire des hommes miraculeux, mais non pas des miracles? C'eſt un paradoxe ſur lequel M. R. ne s'eſt pas encore expliqué. Mais ſans pouſſer plus

---

(*a*) Avec un homme qui ſe piqueroit moins de préciſion que M. R. je n'aurois pas fait attention à cela.

loin cette petite digreſſion, j'obſerve qu'on doit voir maintenant pourquoi l'auteur trouve que ſon premier caractère n'eſt rien moins que facile à conſtater, & qu'il n'eſt pas impoſſible que le ſecond trompe. C'eſt qu'en rejettant les miracles il rejette ce qui conſtate celui-là & qui rend celui-ci infaillible. Dieu a tellement joint les trois genres de preuve indiqués qu'ils ſe ſuppoſent l'un l'autre, qu'ils ſe prètent de la force l'un à l'autre. Que donc ce que Dieu a joint ainſi, l'homme ne le ſépare point.

L'auteur voulant montrer enſuite que Jeſus lui-même n'a pas deſtiné ſes miracles à ſervir de preuve à ſa doctrine dit p. 76. qu' „ il avoit déja raſſemblé plu-
„ ſieurs diſciples ſans s'être autoriſé près
„ d'eux d'aucun ſigne, puiſqu'il eſt dit
„ que ce fut à Cana qu'il fit le premier. "

Je ne ſais donc pas comment il faudra expliquer l'entretient que Jeſus eut avec Nathanael avant les nôces de Cana & qui eſt rapporté Jean I. 47-51. Et quant au miracle même de Cana ibid. II. 11. il ne s'enſuit pas de ce que ce fut le premier qu'il fit à Cana, que ce fût le premier de tous ceux qu'il a faits. (*a*)

C'eſt dans le même but, mais avec moins de fondement encore que l'auteur ajoute « qu'on n'a jamais demandé à Jeſus-„ Chriſt des miracles qui manifeſtaſſent „ ſa puiſſance, qu'il ne les ait refuſés. " Et là deſſus il en appelle à *toute l'hiſtoire de ſa vie.* Cependant il n'en peut citer qu'un ou deux exemples, où l'on voit

(*a*) Ce que je dis là eſt moins pour conteſter à l'auteur ſon aſſertion qui importe peu ici, que pour montrer le peu de ſolidité du fondement ſur lequel il l'appuie.

évidemment que Jesus ne refuse des miracles, qu'à cause des mauvaises dispositions & des vues malignes dans lesquelles on les lui demandoit. Il ne faut donc pas être plus surpris qu'il ait refusé dans ces occasions, qu'il ne faut l'être de n'avoir point vu de miracle à Montmorenci ou ailleurs, quand M. R. y a dit & écrit: *qu'on me montre des miracles, & je croirai aux miracles.* Il est vrai que l'auteur cite plusieurs fois le même fait, (a) mais répéter un argument, ce n'est pas le fortifier. Il est vrai encore qu'il cite aussi d'autres passages, comme Jean II. 18. 19. IV. 48. V. 34-39. Mais tous ceux-ci sont contre lui si ce n'est dans les

---

(*a*) Pour prouver que Jesus a refusé des signes *non pas une fois, mais plusieurs*, il cite Math. XII. 39-41. Marc. VIII. 12. & Luc XI. 29. où il s'agit visiblement du même fait.

verſets mèmes qu'il indique, c'eſt dans ceux qui ſuivent & qui ſe rapportent au même cas. Dans le premier, Jeſus indique formellement pour miracle ſa prochaine réſurrection. Dans le ſecond, il accorde le miracle qu'on lui demande. Et dans le troiſiéme, il en appelle lui mème aux *œuvres* que ſon Pere lui a donné le *pouvoir* de faire; expreſſions qui déſignent autre choſe que des œuvres morales.

Je conviens que Jeſus-Chriſt n'aimoit pas qu'on ne le recherchât qu'à cauſe de ſes miracles: il ne vouloit pas qu'on prît pour la fin ce qui n'étoit que le moyen. Comme il ne faiſoit ſes miracles que pour rendre les hommes attentifs à ſa doctrine, & pour ſeconder les diſpoſitions qu'il leur connoiſſoit à l'embraſſer, il n'eſt pas étonnant qu'il blamât ceux qui n'alloient à lui

que pour le besoin physique qu'ils avoient de sa puissance, & qu'il refusât même de la déployer devant ceux pour qui il voyoit que cela seroit inutile. Au reste, un endroit entre plusieurs autres qui montre invinciblement que Jesus a fait servir ses miracles à établir la divinité de sa mission, c'est sa réponse aux disciples envoyés par Jean Baptiste pour lui demander s'il étoit le Messie. Voyez Luc VII. 18-23. & Math. XI. 2. &c.

„ Combien n'étoit-il pas étonnant, dit „ l'auteur p. 80. que si Jesus eût tant donné „ de prodiges en preuves de sa mission, „ on continuât sans-cesse à lui en deman- „ der? *Quels miracles fais-tu*, lui disoient „ les Juifs, *afin que l'ayant vû nous croyons* „ *à toi?* " Mais il ne faut pas inferer de ce que les Juifs dans l'occasion rapportée Jean VI demandoient à Jésus, *quels mi-*

racles fais-tu ? qu'ils cruſſent qu'il n'en eût point encore fait. Quiconque a étudié le caractère de ce peuple, ſait combien il étoit difficile à contenter. D'ailleurs les ennemis mêmes du Sauveur ignoroient ſi peu ſes miracles, qu'on les entend dire Matth. XI. 47. en complottant ſa mort: *Comment nous y prendrons-nous ? Car cet homme fait beaucoup de miracles.*

Nous venons de dire que les Juifs étoient difficiles à contenter. Mais en vérité, il eſt encore des hommes qui ſont bien Juifs ſur ce point. C'eſt la page 82 qui me fait faire cette obſervation. Jeſus fait ſes miracles ſans oſtentation, ſans éclat, ſans apprêt, ſans pompe, il en fait même ſecrétement, quand la prudence l'exige, & on en tire des inductions contre leur deſtination. Et ſi Jeſus s'y fût pris autrement, s'il ſe fût montré ſur des tréteaux;

s'il eût fait ſonner la trompette pour attrouper le peuple autour de ſon théatre, ce ſeroit bien alors qu'on l'auroit comparé à un batteleur de foire, à un Brioché, au payſan de Northollande &c. Voyez les pp. 90. 91. 92.

„ *Celui qui me rejette*, dit Jeſus-Chriſt „ (Jean XII. 48.) *il a qui le juge.* Ajou„ toit-il, demande l'auteur, *les miracles* „ *que j'ai faits le condamneront?* Non, „ mais; *la parole que j'ai portée le con*„ *damnera.* La preuve, conclut-il, eſt „ donc dans la parole & non pas dans les „ miracles. " Rien n'eſt plus aiſé en procédant ainſi que d'amener une concluſion toute contraire à celle-là. *J'ai un témoignage plus grand que celui de Jean*, dit Jeſus-Chriſt (Jean V. 36.) Ajoute-t-il, *la doctrine que je prêche rend témoignage de moi que mon Pere m'a envoyé?* Non,

mais : *les œuvres que mon Pére m'a donné le pouvoir d'accomplir, ces œuvres là que je fais, rendent témoignage de moi que mon Pére m'a envoyé.* La preuve, puis-je donc conclure tout auſſi logiquement que l'auteur, la preuve eſt donc dans ces œuvres-là & non dans la doctrine. Faudra-t-il donc croire que Jeſus ſe contrediſe dans ces deux paſſages? Point du tout. Dans l'un il indique une preuve, & dans l'autre il en indique une autre. Et pour que nos deux raiſonnemens fuſſent réellement concluans, il faudroit que ces deux preuves fuſſent incompatibles, ou qu'au moins Jeſus-Chriſt les eût regardées comme telles. Mais c'eſt ſi peu cela, que Jeſus les réunit quelquefois toutes deux dans le même diſcours, comme quand il dit (Jean XV. 22 & 24.) *Si je n'étois pas venu, & que je ne leur euſſe pas parlé, ils n'auroient point*

de péché. Si je n'eusse pas fait entr'eux les œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auroient point de péché, c. à. d. leur incrédulité ne pourroit pas leur être imputée à péché. A-t-on jamais conclu de ce qu'un homme ne dit dans une occasion qu'une partie de ce qu'il pense, qu'il ne pense rien de tout ce qu'il dit dans mille autres occasions, quand d'ailleurs tout ce qu'il dit dans ces différentes occasions s'accorde & est bien consonant? Pour moi je ne comprens rien à une pareille logique.

„ Non seulement, dit l'auteur à même „ p. les disciples de J. C. avoient vû le „ miracle de la multiplication des pains, „ mais il avoit pour ainsi dire passé par „ leurs mains; & cependant ils n'y pen„ soient pas, ils ne s'en doutoient pres„ que pas." Non, ils n'y pensoient pas au moment dont parle l'Evangeliste (Marc

VI. 52.) Ils étoient trop occupés & de l'orage qu'ils essuyoient sur la mer & du prodige que leur offroit Jésus marchant sur les eaux. Le miracle des pains s'étoit fait le jour devant, quoiqu'un peu tard, & il étoit alors la *quatrième veille de la nuit*, c. à d. le matin du lendemain. Ils avoient passé cette nuit à lutter contre le vent dans une barque. Ils pouvoient donc bien être distraits & appesantis au point de ne pas se rappeller d'abord le miracle du jour précédent pour diminuer l'étonnement que leur causoient ceux qu'ils voyoient actuellement. C'est aussi à quoi se réduit la remarque de St. Marc dans l'endroit cité : *ils n'avoient pas fait*, dit-il, *assez d'attention au miracle des pains ; parce que leur cœur étoit appesanti.* Comment peut-on donc inferer de là, que quoique *ce miracle eût pour ainsi dire passé par leurs mains*,

ils ne s'en doutoient presque pas, & qu'ainsi il n'est pas concevable qu'on puisse donner pour signes notoires au genre humain dans tous les siécles des faits auxquels les témoins les plus immédiats font à peine attention? Pour bien entendre la réflexion de l'Evangeliste, falloit-il la détacher des circonstances qui l'ont amenée, & conclure ainsi, comme on le disoit autrefois dans l'école, *à dicto secundum quid ad dictum simpliciter?* (*a*) N'est-ce pas là fronder les régles les plus simples de la critique & du raisonnement?

„ Tant s'en faut, poursuit l'auteur p.
„ 83. que l'objet réel des miracles de Jesus
„ fût d'établir la foi, qu'au contraire il

(*a*) C'est à dire, prendre ce qui n'est dit qu'avec restriction, comme s'il étoit dit sans restriction.

„ commençoit par exiger la foi avant que „ de faire le miracle. Rien n'eſt ſi fré- „ quent dans l'Evangile. C'eſt préciſément „ pour cela, c'eſt parce qu'un Prophète „ n'eſt ſans honneur que dans ſon pays, „ qu'il fit dans le ſien très peu de mira- „ cles; il eſt dit même qu'il n'en put faire „ à cauſe de leur incrédulité. Comment? „ c'étoit à cauſe de leur incrédulité qu'il „ en falloit faire pour les convaincre, ſi „ ſes miracles avoient eu cet objet: mais „ ils ne l'avoient pas. " Quand Jeſus-Chriſt exigeoit la foi avant que de faire le miracle, il exigeoit la diſpoſition à profiter du miracle comme moyen pour venir à la foi comme fin. J'ai déja fait cette diſtinction quelque part, & elle me paroît toute naturelle. Il eſt évident qu'autre choſe étoit la foi par laquelle on croyoit que Jeſus pouvoit faire tel ou tel miracle, &

autre chose, la foi par laquelle on comprenoit, on adoptoit & on professoit sa doctrine. Ceci gagneroit à être approfondi. Mais si on ne s'en contente pas, je dirai d'après l'auteur, quoique dans un autre but, qu'en effet, *c'est parce qu'un Prophête n'est sans honneur que dans son pays, que Jésus ne fit qu'un très petit nombre de miracles dans le sien*, que c'est parce qu'on ne lui fit pas l'honneur de lui en demander beaucoup qu'il n'en put accorder que peu, que c'est parce qu'on ne lui fournit que quelques occasions d'en faire, qu'il n'en fit non plus que quelques uns. Mais *c'est* à cause de cela même, reprendra M. Rousseau, *à cause de leur incrédulité qu'il en falloit faire pour les convaincre.* Je sais, M., que vous le dites ainsi dans le passage que j'examine. Mais *n'auriez vous point peur, que ces miracles,*

au lieu de les rendre crédules, *ne les euſſent rendus que fous*, & que ce que vous craignez pour vous p. 94. ne ſe fût ainſi vérifié en eux? Au reſte il n'eſt point dit (Math. XIII. 58. & Marc VI. 5.) que Jéſus *n'ait pû faire abſolument aucun miracle dans ſon pays*, mais qu'*il n'y en put faire que peu*, comme de *guerir quelque peu de malades*, & cela *à cauſe de leur incrédulité*, c'eſt-à-dire, comme on le voit quelques verſets plus haut, à cauſe du peu de confiance qu'ils avoient pour cela en un homme qu'ils ne regardoient que comme un charpentier, pris du milieu d'eux & dont la parenté n'avoit rien qui la diſtinguât extérieurement du vulgaire.

Qu'étoient donc les miracles, ſelon notre auteur, puiſque comme il croit l'avoir établi, ils n'étoient point des preuves de la doctrine de Chriſt? „ C'étoient ſimple-

„ ment, dit-il, des actes de bonté, de
„ charité, de bienfaiſance, qu'il faiſoit en
„ faveur de ſes amis, & de ceux qui
„ croyoient en lui ; & c'étoit dans de pa-
„ reils actes que conſiſtoient les œuvres de
„ miſéricorde, vraiment dignes d'être ſien-
„ nes, qu'il diſoit rendre témoignage de
„ lui (Jean X. 25. 32. 38.) Ces œuvres
„ marquoient le pouvoir de bien faire plu-
„ tot que la volonté d'étonner, c'étoient
„ des vertus plus que des miracles." Et ſur ce mot *vertus* on lit dans la note : *c'eſt le mot employé dans l'écriture* ; *nos traducteurs le rendent par celui de miracles.* Je ne ſais ſi M. ROUSSEAU a étudié le Grec. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on ne l'en ſoupçonnera pas ſur cette note. Le mot *vertus*, n'eſt point *le mot* uniquement ni même ordinairement *employé dans l'écriture*, & *nos Traducteurs* n'affectent point de le

le *rendre* toujours *par celui de miracles*; comme l'auteur voudroit l'insinuer. Il y a au moins deux ou trois autres termes plus usités & qui se rendent mieux, par ceux de *signes*, de *merveilles* ou de *miracles* que par celui de *vertus*. (*a*) C'est de quoi on en peut voir un échantillon dans le verset 22. du chap. II. des Actes des Apôtres. Quand même d'ailleurs il y auroit toujours *dunameis*, & qu'on le traduiroit toujours *vertus*, il suffiroit d'observer que dans la langue Grecque, ce mot ne s'employe jamais pour exprimer des dispositions ou des actions morales, mais seulement des propriétés ou des opérations physiques.

(*a*) Il y a outre le mot *dunamis* vertu ou puissance, les mots *semeïon* signe ou prodige, *téras* miracle ou merveille, & *ergon* œuvre ou opération.

Peu importe au reste, comment on appelle les prodiges que Jesus a opérés. Ce n'est pas le mot qui fixe l'idée de la chose, c'est la chose qui fixe l'idée du mot. Aussi M. R. ne s'est-il accroché au mot *Vertus* qu'après avoir fait son possible pour changer l'idée qu'on s'est faite jusqu'ici de ce qu'on nomme miracle, en s'efforçant de faire regarder simplement comme des œuvres vertueuses ce qu'on a constamment regardé comme des œuvres miraculeuses. Malheureusement M. ROUSSEAU n'a pour lui que ses propres assertions, tandis qu'il a contre lui tout le texte sacré, tous les Péres de l'Eglise & toute la Chretienté ancienne & moderne. Je sais que c'est de quoi il se mettra peu en peine, tant qu'il croira que la raison appuie son sentiment. Mais loin de voir qu'elle l'appuie, il me semble au contraire qu'elle est la premiere

à le combattre. (a) Jeſus nous eſt propoſé pour modéle, dans tous les Evangiles & dans toutes les Epitres. *Je vous ai donné un exemple*, dit-il (Jean XIII. 15.) *afin que vous faſſiez vous-même comme j'ai fait.* On comprend que ce n'eſt que dans ſes œuvres morales que nous ſommes appellés à l'imiter. Mais ſi celles de ſes œuvres où l'on a cru voir du miracle ſont tout auſſi bien des œuvres morales que celles où l'on n'en a point vu, il nous faudra l'imiter dans celles-là auſſi bien que dans celles-ci; il nous faudra imiter ſa *bonté*, ſa *charité*, ſa *bienfaiſance*, ſa *miſéricorde*, en rendant comme lui la vuë aux aveugles, l'ouïe aux ſourds, la parole aux muets, la vie aux

(a) Je ne donne le raiſonnement qui ſuit, que ſur le pied d'un ſcrupule que l'opinion de l'auteur feroit naître dans l'eſprit de ceux qui s'arrêtent au ſens littéral de l'Evangile.

morts. La tâche aſſurément paroitra un peu forte. Auroit-ce été en vuë de la remplir que M. R. ſe mit à *faire des ſorts* à Veniſe en 1743 ? Mais en ce cas, il y auroit eu plus que de la *modeſtie à ſe contenter* de paſſer pour *ſorcier*, pouvant s'ériger en *prophête*. Voyez la note de p. 90.

A la ſuite du morceau qui vient de m'occuper, je rencontre p. 84. un *oui je le ſoutiendrai toujours*, qui n'annonce pas un philoſophe toujours diſpoſé à ſe rendre à l'évidence de quelque part & en quelque tems qu'elle ſe manifeſte à lui. Une telle expreſſion eſt pour le moins équivalente à un *cela ne ſe peut*, & ſuppoſe en effet que ce que l'on veut toujours ſoutenir ne peut pas être autrement. Cependant M. R. lui-même dit fort ſenſément, p. 97.

„ *Cela ne ſe peut*, eſt un mot qui ſort ra-

„ rement de la bouche des ſages ; ils di-
„ ſent plus fréquemment *je ne ſais.*" Ah que ne ſavons-nous ſuivre les bonnes maximes comme nous les ſavons donner, ſurtout dans des cas où la pratique en ſiéroit ſi bien ! Nous croyons avec tous les Chrétiens d'orient & d'occident, que Jeſus ſe diſant envoyé de Dieu, il convenoit que pour nous en convaincre il fit des œuvres qui portaſſent l'empreinte du pouvoir divin. M. R. prétend lui ſeul contre tous que de telles œuvres ne pouvoient manquer de rendre ſa miſſion ſuſpecte. Et c'eſt là-deſſus que ſa raiſon prenant le ton & le langage de l'obſtination s'écrie : „ Oui je le ſoutien-
„ drai toujours ; l'appui qu'on veut don-
„ ner à la croyance, en eſt le plus grand
„ obſtacle : ôtez les miracles de l'Evangile,
„ & toute la terre eſt aux pieds de Jeſus-
„ Chriſt." Pourquoi donc, je vous prie,

Monſieur, avant Jeſus-Chriſt, *toute la terre n'étoit elle pas aux pieds de Socrate?* Sa doctrine, ſa vie, ſa mort étoient d'un ſage, & d'un ſage d'autant plus propre ſelon vous à ſe ſoumettre tous les cœurs, qu'il ne fit point de miracles. Pourquoi du tems même de Jeſus-Chriſt ne vit-on pas *toute la terre à ſes pieds?* Suivant votre opinion, il ne faiſoit point de miracles, il exerçoit ſeulement ſa bonté; ſa charité; ſa bienfaiſance; on ne lui en prêtoit point non plus, les Evangiles, où l'on s'eſt par la ſuite aviſé de lui imputer de pareilles abſurdités, n'étoient point encore écrits. Comment donc a-t-il pû arriver qu'on l'ait rejetté, & qu'au lieu de lui élever un thrône, on lui ait dreſſé un échaffaut? Pourquoi enfin (permettez-moi encore cette queſtion, Monſieur,) ne voyons nous pas *toute la terre venir aux pieds de Jeſus*, depuis que *vous avez ôté les*

miracles de l'Evangile, depuis que vous les en avez fait diſparoître par la force triomphante de votre philoſophie? Il y a bien à la vérité quelques petits mouvemens dans le monde à ce ſujet. Les Déiſtes recommencent à ſubtiliſer, les profanes à plaiſanter & les muſulmans à s'applaudir. Parmi les Chrétiens, les ſages vous oppoſent des raiſons, les bons des gémiſſemens & les ſots des injures. Il eſt de mode aujourd'hui, entre les gens du bon ton, de parler de Chriſt, pourvu qu'on en parle à la mode. Ci-devant ſon nom étoit confondu parmi ceux des Moïſes, des Eſaïes, des Jérémies &c, des Pierres, des Jacques, des Jeans &c, mais à préſent on le tire du pair, & on oſe le mettre à côté des Platons, des Socrates, des Confucius & des Rouſſeaus. J'apprens même, Monſieur, que derniérement on n'a pas craint de le

produire ſous vos auſpices dans les gazettes d'Altona & de Leide (*a*). Je ne ſais pas cependant ſi l'on peut encore regarder cela comme un acheminement à une converſion générale, ni même ſi cette converſion telle que vous l'entendez, ſeroit bien à ſouhaiter. Que gagneroit en effet Jeſus-Chriſt à voir toute la terre à ſes pieds, quand on n'y ſeroit que comme pluſieurs y ſont aujourd'hui, pour épier les ſecrets de ſa prétendue magie & pour rire des dupes qu'elle auroit faites?

L'auteur pourſuivant ſon plan, entreprend de montrer *que les miracles ne ſont pas un ſigne infaillible & dont les hommes*

(*a*) C'eſt à propos des procédés de la V. Claſſe de Nl. & du Conſiſtoire de Motier à l'égard de M. R, procédés, qui, à ce qu'on aſſure, ſont repréſentés avec une infidélité qu'on ne pardonneroit jamais à un hiſtorien, mais qu'on pardonne aiſément à un Gazetier.

puiſſent juger. Et voici dabord comment il définit le miracle p. 87. „ Un miracle „ eſt, dans un fait particuler, un acte „ immédiat de la puiſſance divine, un „ changement ſenſible dans l'ordre de la „ nature, une exception réelle & viſible „ à ſes loix. " Je dirois plus volontiers, *une exception viſible à quelcune de ſes loix.* Je conçois bien qu'un miracle doit être une exception réelle à toutes les loix de la nature, parce que l'accord & l'harmonie qui ſubſiſte entre ces loix fait que ce qui répugne abſolument à l'une, répugne par cela même plus ou moins à toutes les autres. Mais je conçois encore mieux que cette exception, pour être réelle à l'égard de toutes les loix, ne peut pourtant être viſible pour nous qu'à l'égard de quelques-unes ou même de quelcune.

Enſuite de cette définition, l'auteur

ſorme deux queſtions. *La premiere: Dieu peut il faire des miracles? Et la ſeconde: Dieu veut-il faire des miracles?* Sur la premiere il prononce qu'oui, & relégue aux petites maiſons quiconque y répondroit par un non. Mais il croit qu'on ne doit rien prononcer ſur la ſeconde, tant parce qu'*elle eſt en elle même parfaitement indifférente, & qu'elle n'interreſſe en rien la gloire de Dieu*; que parce qu'*elle eſt purement oiſeuſe, & que pour la réſoudre, il faudroit lire dans les décrets éternels. Gardons-nous,* conclut-il, *d'oſer porter un œil curieux ſur ces myſtères. Rendons ce reſpect à l'eſſence infinie, de ne rien prononcer d'elle: nous n'en connoiſſons que l'immenſité.* Croiroit-on ſur des paroles qui annoncent une ſi ſage, une ſi humble retenue, que dans le même paragraphe dont elles ſont partie, l'auteur réſout ou plutôt tranche net cette

même question, en disant que *les plus grandes idées que nous puissions avoir de la sagesse & de la majesté divine seront pour la négative ; & qu'il n'y a que l'orgueil humain qui soit contre.* Je ne m'arrête pas à relever l'inconséquence qu'il y a à résoudre par les idées que nous avons de la gloire de Dieu, une question que l'on a dite deux ou trois lignes plus haut, n'intéresser en rien la gloire de Dieu. Je demande seulement : n'est-ce pas prononcer sur la question, que de dire que la négative est appuiée sur la sagesse & la majesté divine, tandis qu'il n'y a que l'orgueil humain qui soit pour l'affirmative ? Il est vrai que l'auteur dit cela dans la supposition qu'*il puisse y avoir quelque difference quant à la foi dans la maniere de répondre à* cette question. Mais qui doutera qu'il n'y ait de la dif-

ference? N'y aura-t-il pas toujours au moins de la difference d'une preuve de plus ou d'une preuve de moins? Et de quelle preuve encore? De celle qui selon l'auteur lui-même p. 73. est *la plus brillante des trois* qu'il indique, *la plus frappante*, *la plus prompte à sauter aux yeux*, & la plus propre à *saisir le peuple*; c. à. d. les neuf dixiémes du genres humain. L'auteur prononce donc sur la seconde question par la négative, comme il avoit prononcé sur la premiere par l'affirmative. C'est ainsi que tout en nous défendant de *porter un œil curieux sur ces mystères*, on ne craint point d'y porter les regards les plus audacieux, & que tout en disant que *pour résoudre la question, il faudroit lire dans les décrets éternels*, on la résout comme si on avoit lu dans les décrets éternels.

comme ſi on avoit le privilége excluſif d'y lire & la commiſſion expreſſe de les promulguer. Se pourroit-il donc qu'après avoir eu aſſez de modeſtie pour ne vouloir pas s'ériger en Prophète, on eût maintenant aſſez d'ambition pour s'ériger en Chancelier de la cour céleſte?

M. Rousseau, après nous avoir ainſi donné des préceptes auxquels il ne manquoit que l'appui de ſon exemple, continue ſa diſcuſſion en ces termes à la p. 88. „ Cependant quand un mortel vient hardiment nous affirmer qu'il a vu un miracle, il tranche net cette grande queſtion; jugez ſi l'on doit l'en croire ſur ſa parole! Ils ſeroient mille que je ne les en croirois pas. " Et quand un autre mortel vient plus hardiment encore nous affirmer qu'*il n'y a que l'orgueil hu-*

main qui ſoit contre cette propoſition, *Dieu ne veut pas faire des miracles*, ne tranche-t-il pas tout auſſi net cette même grande queſtion? Et devons-nous plus l'en croire lui ſeul ſur ſa parole, qu'il n'en veut croire les mille qui lui affirmeroient le contraire? Ce premier mortel, dont le ſecond condamne la hardieſſe tout en l'imitant, parle au moins d'après des faits dont il n'eſt que le témoin; au lieu que le ſecond parle tout au plus d'aprés de ſimples idées, mais dont il eſt le tendre pére; & ſi ſes idées ont à ſes yeux quelque apparence de vérité, les faits dont il s'agit ont de ſon propre aveu une grande apparence de miracles. Au reſte, que M. R. ne voulût pas croire ceux qui diſent avoir vu des miracles, quand ils ſeroient mille, je n'en ſuis point ſurpris; il les croiroit mieux s'ils n'étoient que deux ou trois: la plus ſaine

partie du genre humain eſt toujours la moins nombreuſe, & il ne tient pas à notre auteur de perſuader que ce nombre eſt aujourd'hui réduit à l'unité.

„ Je laiſſe à part, pourſuit-il, le groſſier „ ſophiſme d'employer la preuve morale à „ conſtater des faits naturellement impoſ- „ ſibles, puiſqu'alors le principe même de „ crédibilité fondé ſur la poſſibilité natu- „ relle eſt en défaut." Je conviens que des faits naturellement impoſſibles ne ſont ſuſceptibles d'aucune ſorte de preuves. Vouloir démontrer que ce qui ne peut arriver en aucune maniere, eſt pourtant arrivé, ſeroit la plus groſſiere de toutes les abſurdités. Mais qu'eſt-ce qu'un fait naturellement impoſſible ? C'eſt un fait dont l'exiſtence ou la nature implique contradiction avec celle de tout agent auquel on pour-

roit l'attribuer. Or les mirables, pour être des faits dont l'existence & la nature implique contradiction avec celle de tous les agens subordonnés, n'impliquent cependant point contradiction avec l'existence & la nature de l'Agent suprême, puisque comme l'auteur lui-même le reconnoit p. 87. *Dieu peut faire des miracles*, & qu'*un homme qui le nieroit seroit un homme à enfermer.* Les miracles donc, loin d'être des faits naturellement impossibles, sont tout au contraire des faits naturellement très possibles en vertu du pouvoir naturel ou physique que Dieu a incontestablement d'en operer. Et dès là, *le principe de la crédibilité fondé sur la possibilité naturelle* n'*est* point ici *en défaut.*

Je trouve ensuite & dans la même page une supposition qui a toutes les graces de

la

la nouveauté. „ Suppoſons, dit-il, qu'un
„ mort vînt redemander ſon bien à ſes hé-
„ ritiers, affirmant qu'il eſt reſſuſcité, &
„ requérant d'être admis à la preuve,
„ croyez-vous qu'il y ait un ſeul tribunal
„ ſur la terre, ou cela lui fût accordé"?
Je ne crois pas que cela lui fût accordé devant un tribunal préſidé par M. R. ni peut-être même devant un tribunal dont les membres, ſans penſer comme ce célébre auteur, croiroient avec tous les Reformés que le tems des miracles eſt paſſé. Mais je ne vois pas pourquoi on refuſeroit cela devant un tribunal qui admettroit l'exercice actuel, quoique peu ordinaire du pouvoir miraculeux. Si un homme réputé mort quoique vivant a le droit de démontrer la fauſſeté de ſa mort, pourquoi un homme rappellé à la vie de mort qu'il étoit, n'auroit-il pas auſſi le droit de conſtater la

vérité de ſa réſurrection? Le cas quoique fort different quant au fond, n'eſt-il pas le même quant au civil? Cela me paroit ſi clair que je me félicite de n'avoir excepté le tribunal Proteſtant qu'avec un *peut-être*, & que je me perſuade preſque à préſent qu'il eût été mieux de ne point l'excepter du tout. Qu'il crût en effet que ce n'eſt plus le temps des miracles, ne changeroit-il pas de croyance là deſſus en voyant un miracle? Je ſuppoſe que le bienheureux Oſtervald, mort depuis environ 20. ans, vînt à ſe reproduire vivant au milieu de l'Egliſe qui le regrette encore, & que quelque circonſtance lui rendît néceſſaire la preuve de ſa réſurrection, croira-t-on que le Magiſtrat refuſât de l'admettre à la fournir? En vain M. R. qui je penſe n'a jamais ni vu, ni entendu, ni lu ce grand homme, ſoutiendroit-il qu'une réſurrection

eſt un ſait impoſſible, il ne faudroit dans ce cas qu'un éçolier pour lui répondre, *ab eſſe ad poſſe valet conſequentia.* Autant il eſt vrai que tout ce qui peut être n'eſt pas, autant eſt-il vrai auſſi que tout ce qui eſt, peut être.

Voici maintenant p. 89. l'argument des argumens de M. R. ſon argument le plus ſpécieux, celui à la production duquel tous les Deïſtes ont entonné le Te-Deum à leur maniere. « Puiſqu'un miracle, dit-„ il, eſt une exception aux loix de la na-„ ture, pour en juger, il faut connoître „ ces loix, & pour en juger ſûrement, il „ faut les connoître toutes: car une ſeule „ qu'on ne connoitroit pas pourroit en „ certains cas inconnus aux ſpectateurs „ changer l'effet de celles qu'on connoî-„ troit. Ainſi celui qui prononce qu'un „ tel ou tel acte eſt un miracle, déclare

„ qu'il connoît toutes les loix de la natu-
„ re, & qu'il ſait que cet acte en eſt une
„ exception. " J'ai prévu ce raiſonnement dès la p. 87. en liſant la définition que l'auteur y donne du miracle, & la remarque que j'ai faite à cette occaſion revient naturellement ici. Car ſi les loix de la nature ont entr'elles une telle harmonie, que ce qui répugne entiérement à l'une dans un cas donné, répugne par cela même plus ou moins à toutes les autres; l'oppoſition directe & manifeſte de tel ou tel fait avec telle ou telle loi dans tel ou tel cas ſuffira ſans-doute pour conſtater le miracle dans ce fait, & il ne ſera pas beſoin pour en juger de connoître généralement toutes les loix de la nature; ce ſera aſſez de connoître celle de ces loix dont l'effet naturel eſt ſuſpendu pour donner lieu à l'effet ſurnaturel qui y fait infraction.

Je ſais que malgré l'harmonie qu'il y a entre les loix de la nature, ce que l'une ne ſauroit operer dans un cas, l'autre peut l'effectuer dans un autre, & qu'ainſi nous pouvons ſouvent trouver bien de la difficulté à aſſigner la cauſe de tel ou tel effet même naturel. Mais ce n'eſt pas là de quoi il s'agit ici. Un miracle n'eſt pas ſeulement un effet qu'on ne ſait à quelle loi de la nature attribuer; c'eſt un effet que l'on voit être contraire à celui que telle ou telle loi opère ordinairement & qu'elle devoit naturellement operer dans le cas préſent; c'eſt un effet deſtructif de celui que les circonſtances actuelles auroient néceſſairement fait éclôre, ſi une force ſupérieure n'avoit ſubſtitué le ſurnaturel au naturel.

Que ſi on me demande d'où je ſais que cette force ſupérieure n'eſt pas dans la na-

ture, & qu'ainſi l'effet qui en réſulte n'eſt pas naturel ; je répons que ſi elle étoit dans la nature, elle ſe manifeſteroit dans les circonſtances auxquelles le fait dont il s'agit tient viſiblement, & qu'en changeant l'aſpect de ces circonſtances, elle changeroit auſſi l'idée que je me forme de ce qui en doit naître, d'où il arriveroit que l'événement, ou rempliroit parfaitement mon attente, ou n'y ſeroit au moins pas évidemment oppoſé, & qu'ainſi je n'aurois plus de raiſon de le regarder comme miraculeux.

L'expérience nous apprend qu'un effet naturel n'eſt jamais tellement iſolé qu'on ne puiſſe toujours voir à peu près d'où il part & où il en faut chercher la cauſe prochaine. Celle-ci à la vérité ne ſe laiſſe pas toujours voir à découvert & dans toute l'étendue de ſon influence ſur l'effet ; mais

il eſt rare qu'elle ſe cache aſſez pour qu'on ne puiſſe aucunement l'entrevoir, & ſurtout il eſt inouï qu'elle ſe maſque ou qu'elle ſe défigure au point d'annoncer un effet diamétralement oppoſé à celui qu'elle opère. La marche de la nature eſt graduelle & réguliere; elle ne ſe fait ni par bonds, ni par ſauts. A-t-on trouvé la trace de l'un de ſes pas? il ne faut ni aller bien loin, ni faire de longs circuits pour en trouver une autre. Tout ce qui ſort de ſes mains porte ſon empreinte & eſt muni de ſon ſceau.

Il n'en eſt pas ainſi des miracles. Ils reſſemblent ſi peu aux opérations de la nature, qu'il faut s'aveugler volontairement pour ne pas voir qu'ils viennent de plus haut lieu. Ce ſont des faits abſolument iſolés, qui par cela même qu'ils ne tiennent à rien de viſible ne peuvent être at-

tribués qu'à une main invifible. Loin qu'on voye rien dans le cours ordinaire des chofes qui les annonce, qui les prépare ou qui les amène, tout ce qu'on y voit au contraire, en combat la poffibilité, la vraifemblance & l'actualité. Cela s'apperçoit jufques dans l'agent qui les opère : ou pour mieux dire, par lequel ils s'opèrent, puis que le mème homme qui commande à la nature quand il s'agit de faire exception à fes loix dans quelque vue rélative à fa miffion, eft dans tout le refte & mème pour ce qui regarde fa propre perfonne entiérement foumis à la nature.

Appliquons maintenant ces réflexions à quelque cas particulier. Je vois un homme reconnu mort par des parens dont il étoit tendrement chéri & par tout un public, enfeveli enfuite avec toutes les formalités qui font d'ufage dans fa nation,

& inhumé enfin avec toutes les cérémonies ordinaires. Tout le monde convient qu'il eſt mort depuis quatre jours, & mes propres ſens dépoſent qu'il a tout ce qui caractèriſe un vrai cadavre ſans ſentiment, ſans activité & déja en putréfaction. Quelle eſt dans un cas pareil la loi de nature que la raiſon a promulguée & que l'expérience a vérifiée dans tous les temps & dans tous les lieux? C'eſt que la matiere du corps humain une fois tombée dans cet état de fermentation générale & fétide qui en rend la préſence inſupportable & qui la fait reléguer dans le tombeau, ne peut plus dès-lors que s'alterer de plus en plus de maniere à ſe diſſoudre & à ſe réduire en poudre; c'eſt qu'un homme qui depuis quatre jours n'a donné aucun ſigne de vie & dont la mort eſt ſi bien avérée ne peut revivre à moins d'être en quelque ſorte

créé de nouveau par celui à qui ſeul appartient le pouvoir créateur. Quand donc malgré cela, je vois ce même homme repaſſer ſubitement de la mort à la vie ſur le ſimple commandement d'un autre homme, & ſans qu'il ſe ſoit rien manifeſté ni en lui ni autour de lui de préparatoire à ſa réſurrection, quand je vois cela avec nombre d'autres ſpectateurs qui en ſont tous auſſi étonnés que moi, puis-je me défendre de regarder un tel événement comme ſurnaturel & miraculeux? Ai-je beſoin pour m'en aſſurer de ſcruter toutes les loix de la nature, de lire dans les décrets du très-haut & de tenter témerairement de m'élever à ſa toute ſcience? Peut-il me tomber dans l'eſprit que le législateur ſuprême ait établi dans la nature des loix ſi contradictoires qu'elles ſe démentent réciproquement? ou faudra-t-il me

résoudre à croire qu'une chose peut être & n'être pas en même tems ?

On parle d'événemens extraordinaires réputés miraculeux par le vulgaire & reconnus naturels par les philosophes. Mais ici où est le philosophe qui voye plus clair que le vulgaire ? On a imaginé diverses hypothèses pour expliquer les phénomènes de la nature les plus surprenans ; mais on n'en a point encore imaginé que je sache pour expliquer les miracles. Quelques-uns en ont nié la réalité, d'autres en ont fait honneur à la Magie, les Pharisiens ont dit que Jesus chassoit les Démons par le Prince des Démons ; mais à l'exception de M. R. je ne connois personne qui ait essayé d'en rendre raison comme on rend raison des mystères de la Physique & de la Chymie, des tours de passe-passe ou du jeu des marionettes. Le plus

grand nombre au contraire; (& dans ce grand nombre on compte de grands Prophètes comme de grands Théologiens) le plus grand nombre dis-je a toujours attribué à l'Etre Suprême des effets qu'il n'a pu croire possibles que par la puissance suprême. Il n'y a pas jusqu'aux magiciens de Pharaon qui n'ayent reconnu dans les miracles *le doigt de Dieu* (Exod. VIII. 19.) Comment donc M. R. qui se qualifie lui-même de *magicien* à la note de la p. 90. ne veut-il pas aussi l'y reconnoître ? C'est, dit-il que *pour en juger, il faut connoître toutes les loix de la nature.* Ceci me ramène à son argument, sur lequel je prie qu'on me permette encore une observation.

C'est que cet argument à force de trop prouver ne prouve rien. Car si pour juger qu'un effet est surnaturel il faut connoî-

tre toutes les loix de la nature, il faudra de même les connoître toutes pour juger qu'un effet eſt naturel. Je ſais que mon objection ne porte coup que dans la ſuppoſition de la poſſibilité intrinſèque des miracles; mais l'auteur reconnoît lui même cette poſſibilité en diſant p. 87. que *Dieu peut faire des miracles, qu'il peut déroger aux loix qu'il a établies, que ce ſeroit faire trop d'honneur à celui qui le nieroit, de le punir, qu'il ſuffiroit de l'enfermer, qu'auſſi perſonne n'a jamais nié que Dieu pût faire des miracles, & qu'il falloit être Hébreu pour demander ſi Dieu pouvoit dreſſer des tables dans le déſert.* Cela étant, voici comment je raiſonne, en adoptant pour un moment la logique de l'auteur; & en tranſcrivant ſon propre argument avec la ſeule ſubſtitution des mots *effet-naturel* & *conſéquence* à ceux de *mi-*

racle & exception. Puisqu'un effet naturel est une conséquence des loix de la nature, pour en juger il faut connoître ces loix, & pour en juger sûrement il faut les connoître toutes: car une seule qu'on ne connoîtroit pas, pourroit en certains cas inconnus aux spectateurs changer l'effet de celles qu'on connoîtroit. Ainsi celui qui prononce qu'un tel ou tel acte est un effet naturel déclare qu'il connoît toutes les loix de la nature & qu'il sait que cet acte en est une conséquence. Rougissez donc de votre audace, téméraires qui osez affirmer que la pluie est un effet naturel. Connoissez-vous donc toutes les loix de la nature pour pouvoir porter un jugement qui suppose si évidemment cette connoissance? C'est ainsi que M. R. en voulant légitimer ses doutes sur les miracles, ouvre la porte à un scepticisme universel.

Les pages 90. 91. 92. 93. & 94. offrent avec les notes qui y ſont annexées un tiſſu d'indécences dont la lecture ne ſauroit inſpirer que de l'indignation ou de la pitié. L'auteur s'y permet les ſaillies les plus choquantes & les parallèles les plus odieux. Oui, quoique dans le ſein du Chriſtianiſme & ſe diſant Chrètien lui-même, il ſe permet contre Jeſus-Chriſt & contre l'Evangile, ce que je doute fort qu'il ſe permît à Conſtantinople contre Mahomet & contre l'Alcoran, avant même que de prendre le turban, & bien moins encore après qu'il l'auroit pris. On n'y voit plus l'ombre du raiſonnement; ce ne ſont que des plaiſanteries toutes plus fades ou plus améres les unes que les autres. On y donne d'après la Chymie, & en avertiſſant pourtant *de ne pas mettre le feu à la maiſon*, des recettes pour opérer

des *merveilles qui feroient ſigner mille fois le peuple qui les verroit.* On y oppoſe M. Rouelle au Prophète Elie, en diſant que *ſi les Prêtres de Babal avoient eu celui-là au milieu d'eux, celui-ci eût été pris pour dupe.* Selon notre grave auteur, ſi *jadis les Prophètes faiſoient deſcendre à leur voïx le feu du ciel, aujourd'hui les enfans en font autant avec un petit morceau de verre.* Il y a pourtant là une petite différence. Les Prophètes n'avoient que *leur voix*, au lieu que les enfans ont un *verre*; mais apparemment la voix des Prophètes étoit une voix lenticulaire, qui, comme les verres de ce nom, avoit la proprieté de raſſembler & de réunir en un foyer les rayons du ſoleil. Cela, je l'avoue, eſt un peu difficile à digerer; mais que ne digéreroit-on pas plutôt qu'un miracle? *Joſué*, dit encore l'auteur avec la même gravité,

Josué fit arrêter le soleil, un faiseur d'Almanacs va le faire éclypser, le prodige est encore plus sensible. Comment peut-on voir du prodige à ce que le soleil soit éclypsé, & en moins voir à ce qu'il soit arrêté? Le premier arrive tous les ans, & le second n'est jamais arrivé qu'une fois. Mais j'entens. On veut dire qu'il n'est pas plus vrai que Josué ait fait arrêter le soleil, qu'il n'est vrai que l'Astrologue le fait éclypser. Ce n'est ni dans l'un ni dans l'autre, opération de l'événement; ce n'en est que la prévision & la prédiction: je ne sais pourtant pas dans quel systême d'Astronomie M. R. a appris que le soleil fait des stations qu'on peut prévoir & prédire. On voit ensuite un peu plus bas venir à la file les *Nollets*, les *Ozanams*, les *Briochés*: l'auteur ouvre la marche avec son livre *à feuillets blancs*, & le paysan

de Northollande la ferme en *allumant sa chandelle avec son couteau.* Voila les modernes faiseurs de miracles qu'on oppose aux anciens : voila les personnages par lesquels on semble vouloir effacer les Prophêtes & les Apôtres : voila de quelle indigne façon on ose parodier l'Evangile.

Suivrons-nous après cela l'auteur dans les foires de Paris où il veut nous montrer des automates qui marchent & s'arrêtent à discrétion ; dans les cabinets des curieux où il veut nous faire voir les prodiges de l'optique, de l'aimant, du baromètre & de l'électricité ; & dans les cimetiéres où il prétend qu'on enterre les hommes tout vifs ? (*a*) Souscrirons-nous sans

---

(*a*) *Lazare*, dit l'auteur à la note de la p. 93. *Lazare seroit-il le premier homme qu'on auroit enterré vivant ?* Et dans le texte il cite *le Livre de M. Bruhier* pour prouver qu'*un mort peut n'être pas mort.*

ſcrupule au démenti qu'il donne dans une note à la ſœur de Lazare & à l'hiſtorien de la réſurrection de cet ami du Sauveur ? L'écouterons-nous dire, que comme *on vient de trouver le ſecret de reſſuſciter des noyés*, que comme *on a déja cherché celui de reſſuſciter les pendus*, on pourra bien *parvenir* à opérer d'autres réſurrections *dans d'autres genres de mort ?* En vérité Monſieur, ſi je pouvois me perſuader que vous dites cela ſérieuſement & qu'on y acquieſcera de même, je n'imaginerois point de ſecret dont la recherche fût plus importante, que celui de reſſuſciter le bon ſens. Vous avez *grand peur*, dites-vous dans cet endroit, *que le ſpectacle d'un homme qui marcheroit ſans jambes, au lieu de vous rendre crédule ne vous rendît que fou :* & moi, j'ai grande eſpérance que la lecture des pages où j'en ſuis à préſent ne

rendra perſonne incrédule, qu'après l'avoir rendu fou, & j'ai trop bonne opinion de la tète de mes ſemblables pour croire que ſi peu de choſe pût la déranger.

Quant à ce que dans les occaſions rapportées [Marc. VIII. & Jean IX.] Jéſus ne guérit pas les deux aveugles dont il s'y agit, ſur le champ, tout-à-coup & par un ſimple *je le veux*, mais qu'il conduiſit l'un hors du bourg, qu'il envoya l'autre au réſervoir de ſiloé, qu'il ne les guérit tous les deux que par progreſſion & en employant tantôt de la ſalive & tantôt de la boue; notre auteur fait là deſſus dans la note de la p. 95. un dilemme qui lui paroît ſans replique. *Ou la nature*, dit-il, *diſputoit avec ſon maître, & il avoit beſoin pour s'en faire obéir d'effort, d'obſtination, de ſalive, de terre, d'ingrediens: ou bien Jeſus quoique ſûr de ſon fait ne*

laiſſoit pas d'uſer d'un petit manège de Charlatan, comme pour ſe faire valoir davantage & amuſer les ſpectateurs. Un homme qui craindroit un peu plus de ridiculiſer la conduite de Jeſus, ou ne ſe ſeroit jamais permis deux propoſitions auſſi indécentes, ou n'auroit au moins pas ſuprimé celle ſans laquelle l'énumeration eſt viſiblement incomplette, & dont l'énonciation ſerviroit d'antidote contre le poiſon des deux autres. Dans une disjonctive, on doit je penſe énoncer tous les cas poſſibles. Or, à ſuppoſer qu'il fût poſſible que dans les deux occaſions dont il s'agit, Jeſus eût éprouvé de la réſiſtence de la part de la nature, ou qu'il eût voulu uſer de manege; n'eſt-il pas poſſible auſſi, que dis-je, n'eſt-il pas vraiſemblable, n'eſt-il pas certain même pour quiconque voudra rendre juſtice au caractère du Sauveur,

qu'il a eu, pour agir comme il fit à l'égard de ces deux aveugles, des raiſons par devers lui que nous ne connoiſſons ni M. R. ni moi, ni bien d'autres? Quoi! parce qu'un homme, que je reconnois être la ſageſſe même, a fait dans de certains cas particuliers, certaines choſes dont je ne puis pénétrer les raiſons, j'en inférerai tout de ſuite qu'il les a faites ſans raiſon, ou contre toute raiſon, ou par de mauvaiſes raiſons? Car quand même il y auroit eu reſiſtence de la part de la nature, comment auroit-il pu la vaincre avec un peu de ſalive & de terre? Voici donc ſelon moi comment devroit procéder le raiſonnement de l'auteur, non pas pour être décent, mais au moins pour être régulier. Ou Jeſus eut beſoin d'effort pour ſe faire obéir de la nature, ou il voulut uſer de manege, ou il eut des raiſons particulie-

res d'en agir comme il en agit. Dire le premier, feroit dans le fyftême même de l'auteur une vraie pétition de principe, ce feroit fuppofer ce qui eft en queftion. Dire le fecond, feroit démentir par ce feul mot tout l'éloge que le même auteur fait de Jefus dans fon Emile. Il ne refte donc qu'à convenir du troifiéme.

Mais ces raifons particulieres, quelles font-elles? Je pourrois mieux dire quelles elles ont pu être, que quelles elles ont été. Jefus put ne guérir ces deux aveugles que par progreffion, pour exercer leur foi & leur patience: il put conduire l'un hors de la bourgade, envoyer l'autre à Siloé, mettre lui-même un peu de falive ou de boue fur leurs yeux, leur impofer les mains à plufieurs reprifes, donner ainfi à fon operation un air de travail manuel & d'exercice corporel, pour engager la quef-

tion alors si débattue parmi les Juifs ; s'il étoit permis de voyager, de travailler, de guérir le jour du sabbat, & pour avoir par là occasion de corriger les opinions outrées dans lesquelles on donnoit à cet égard. Ce qui fortifie ma conjecture, c'est que St. Jean dit expressément en parlant de l'aveugle né, que *c'étoit le jour du sabbat que Jesus avoit fait de la boue & qu'il lui avoit ouvert les yeux*; que *là dessus quelques-uns des Pharisiens disoient de Jesus: cet homme n'est point de Dieu, puis qu'il ne garde pas le sabbat*, & que dans les questions réiterées qu'ils firent & à l'aveugle même qui avoit recouvré la vue, & à ses pere & mere, ils insistoient toujours sur la maniere en la quelle Jesus s'y étoit pris. *Que t'a-t-il fait? Comment t'a-t-il ouvert les yeux?* Conferez Jean IX. qui contient tout ce récit, avec les instruc-

tions du Sauveur ſur le ſabbat, Math. XII. 1-13. Marc II. 23-28. & Luc VI. 1-11.

Les notes ſont ici ſi multipliées & ſi frappantes qu'elles me font un peu négliger le texte, mais je pourrai y revenir. Celle de la p. 96. eſt un ſurcaſme des plus violens contre ceux qui ont ôſé porter un œil critique ſur les ouvrages de l'auteur.
„ Nos hommes de Dieu, dit-il, veulent
„ à toute force que j'aye fait de J. C. un
„ impoſteur. Ils s'échauffent pour répon-
„ dre à cette indigne accuſation, afin qu'on
„ penſe que je l'ai faite ; ils la ſuppoſent
„ avec uu air de certitude ; ils y inſiſtent,
„ ils y reviennent affectueuſement. Ah
„ ſi ces doux Chrêtiens pouvoient m'arra-
„ cher à la fin quelque blaſphême, quel
„ triomphe ! quel contentement, quelle
„ édification pour leurs charitables ames !
„ Avec quelle ſainte joye ils apporteroient

„ les tiſons allumés au feu de leur zèle, „ pour embraſer mon bucher!" Voila une imputation bien grave. Mais où en ſont les fondemens? Que l'on ait dit, que ſi on admettoit certains principes de l'auteur, il en réſulteroit que Jeſus a été un impoſteur; cela ſe peut, c'eſt ce que les Logiciens appellent, *deductio ad abſurdum.* Mais qu'à cauſe de cela, *on veuille à toute force que M. R. aît fait de Jeſus un impoſteur, & qu'on s'échauffe* contre cette impieté, *afin de faire penſer* qu'il en eſt coupable, c'eſt ce qui n'eſt pas; il faut même juger bien peu charitablement de ſon prochain pour croire que cela ſe puiſſe. Je peux dire à mon meilleur ami, & dans la diſpute la plus tranquille: il ſuit de votre principe, que Dieu eſt méchant. Serai-je donc cenſé pour cela imputer ce blaſphème à mon ami? Non, non Monſieur,

quelque peu de *douceur* & de *charité* que vous nous ſuppoſiez dans cette note, nous en avons encore aſſez pour croire que votre intention n'eſt de blaſphémer ni contre Dieu ni contre J. C. ſeulement, voudrions-nous que, dans vos détails, que dans vos théſes particulieres, vous montraſſiez toujours pour Dieu & pour J. C. la même vénération & le même reſpect dont vous les reconnoiſſez dignes dans la théſe générale, & que vous n'hazardaſſiez pas tant de principes, tant d'objections, tant de plaiſanteries; qui nous paroiſſent trop préjudiciables à ces ſentimens, pour ne pas nous allarmer non-ſeulement en qualité de Chrêtiens, mais encore en qualité d'*hommes de Dieu* & de *Miniſtres de Chriſt*, qualités que vous ne nous donnez que par dériſion, mais que l'Evangile nous donne très ſérieuſement pour nous faire ſouvenir de notre

devoir dans les cas de la nature de celui qui m'a fait prendre la plume dans ce petit ouvrage. Voila dis-je ce que nous voudrions de tout notre cœur, & non pas *vous arracher un blaſphême*, comme vous nous en accuſez ſi injurieuſement. Et nous accuſer de cela, Monſieur, n'eſt-ce pas nous taxer nous-mêmes d'être des blaſphémateurs en chef? Qui ſeroit le plus coupable de nous ou de vous? de nous dis-je qui en vous arrachant le blaſphême, ſerions les premiers moteurs du crime, ou de vous qui en vous le laiſſant ſeulement arracher, en ſeriez tout au plus le malheureux complice. En vérité, Monſieur, vous parlez du *feu de notre zèle*, de *tiſons allumés*, de *bucher*; mais ici votre zèle eſt bien plus qu'un feu ordinaire, c'eſt un volcan dont les flammes, pour peu qu'elles fuſſent ſecondées par le vent de l'incrédulité, ré-

pandroient l'incendie dans toute l'Eglife Chrétienne, & convertiroient bientôt toutes nos chaires en autant de buchers.

Encore une note p. 98. C'eft fur le Démoniaque *Légion*. On pourroit prefque l'appeller elle-même la *note Légion*, tant elle renferme de queftions toutes plus comiques les unes que les autres. „ Jefus, „ dit l'auteur [*a*], demande à un grouppe „ de Démons comment il s'appelle. Quoi! „ Les Démons ont des noms? Les Anges „ ont des noms? Les purs efprits ont des „ noms? Sans doute pour s'entre-appeller „ entre eux, ou pour entendre quand

---

(*a*) L'auteur fuppofe que c'eft au Démon & non au Démoniaque que Jefus demanda, *quel eft ton nom*? La chofe eft équivoque dans la verfion de Genève, Marc V. 9. mais elle ne l'eft point dans le texte, où le genre du pronom *lui* & du participe *difant* convient à *l'homme poffédé* & non point à *l'efprit* qui le poffédoit.

„ Dieu les appelle ? Mais qui leur a donné „ ces noms ? En quelle langue en ſont les „ mots ? Quelles ſont les bouches qui pro- „ noncent ces mots, les oreilles que leurs „ ſons frapent ? . . . " Voila bien des exclamations ſur une choſe fort ordinaire. *Les purs eſprits ont des noms.* Et pourquoi pas ? Nos ſimples idées, nos idées les plus abſtraites, les plus ſpirituelles en ont bien. M. R. prétendoit-il donc qu'il n'y a que les êtres matériels auxquels on puiſſe impoſer des noms ? Sur ce pied-là, ce qu'il y a en lui qui penſe n'auroit point de nom. Il en a pourtant bien un, encore eſt-ce un beau & un grand nom, un nom accompagné de bien des épithétes flatteuſes. Je ſuppoſe qu'un homme tourmenté en ſa conſcience aille chercher auprès de ſon Paſteur quelque ſoulagement à ſes peines.

Celui-ci qui le voit pour la premiere fois lui demande ſon nom. Ah Monſieur, quant à mon corps je m'appelle N., mais quant à mon ame je pourrois m'appeller *Légion*, tant je réunis à cet égard de differentes maladies: erreurs, préjugés, ſuperſtitions, mauvaiſes penſées, penchans vicieux, habitudes criminelles, remords ſur le paſſé, perplexité quant au préſent, déſeſpoir par rapport à l'avenir.... *Quoi!* interrompt le Paſteur, *votre ame a un nom? Les ames ont des noms? Les maladies ſpirituelles ont des noms? Sans doute pour s'entr'appeller entr'elles, ou pour entendre quand Dieu les appelle? Mais qui leur a donné ces noms? Pourquoi ſont-ils dans une langue plutot que dans une autre? Que faites-vous de ce grouppe de maux? Comment ſe ſont-ils ainſi logés en tas dans votre ame?...* Que penſeroit notre malade à l'ouïe de tant

de queſtions, de tant d'exclamations ſi ridiculement ironiques ? En recevroit-il bien de la conſolation ? Et ne jugeroit-il pas que ſon Paſteur eſt plus malade en ſon eſprit qu'il ne l'eſt lui-mème en ſa conſcience ? Tel eſt pourtant à peu près, comme l'annonce cette note, le grave rôle qu'auroit joué M. R. s'il eût été à la place de J. C. vis-à-vis du Démoniaque dont il s'agit.

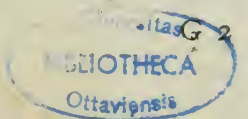
Je ne m'arrète pas à ce que l'auteur dit dans cette même note que *la raiſon ne reconnoîtra jamais d'autres poſſédés que les méchans* : il s'agit moins ici de ce que la raiſon peut découvrir là deſſus que de ce que Dieu a pu nous en révéler. Mais qu'entends-je ? L'auteur s'écrie, *Juſte Dieu ! La tête tourne, on ne ſait où l'on eſt.* Qu'eſt-ce donc, Monſieur R. ? Rêveriez-vous peut-être ? Vous croiriez-vous à Gadara, ſur le bord de la mer de Tiberiade, & en danger

danger d'y tomber ? Tranquilisez - vous. Vous ètes bien loin de là. Vous êtes à Motiers. Vous ètes chez vous. Mais non, ce n'est pas de vous qu'il s'agit. Ce qui vous fait peine, ce qui vous émeut, c'est *ce troupeau de cochons* obsédés qui se précipitent dans la mer. Voilà assûrément bien de la tendresse pour de fort vilains animaux. Vous froncez le sourcil. Me tromperois-je donc encore ? Oui sans doute, repartez-vous avec vivacité. Ce qui me fait crier, *ce qui me fait tourner la tête*, ce qui fait que *je ne sais où j'en suis*; c'est qu'on me donne *ces cochons* obsédés, *ces cochons* qui se perdent, pour *les augustes preuves de la mission du Rédempteur du genre humain, pour les preuves qui doivent l'attester à tous les peuples de tous les âges, & dont nul ne sauroit douter sous peine de*

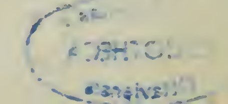
dannation! Ah vraiment vous faites bien de parler. Car enfin, je ne sais pas *faire les sorts* moi, je ne suis ni *magicien* ni *sorcier* pour déviner de pareilles choses. Mais qui est-ce je vous prie qui vous donne une pareille preuve, & qui ne vous donne que celle-là? Dans quelle session de quel concile cela a-t-il ainsi été décidé? Pour moi je connois de fort bons esprits qui ne voyent là qu'une de ces circonstances qui servent à manifester la bonne foi des écrivains qui les rapportent, qu'une de ces circonstances qu'ils n'ont pu faire entrer dans leur récit que parce qu'elles sont entrées dans l'événement qui en fait le sujet, & qu'ils n'auroient jamais inventées si elles ne leur avoient jamais été attestées. Et ne dites-vous pas vous-même Monsieur, dans votre *Emile*, que *ce n'est pas ainsi qu'on invente, & que les faits de Socrate dont per-*

ſonne ne doute ſont moins atteſtés que ceux de J. C.? Non, non, quand on invente, on ne va pas choiſir préciſément ce qu'il y a de plus étrange, de plus propre à donner priſe aux gens difficiles, & à leur faire tourner la tête. Au reſte s'il s'agiſſoit ici de damnation, je dirois qu'on l'en courroit bien moins & bien moindre en doutant à part-ſoi d'une petite circonſtance, que ſi on s'en prévaloit malignement pour ridiculiſer aux yeux du public l'hiſtoire Evangelique.

Je reviens au texte, & j'avoue qu'après la note que je viens d'examiner, je ne me ſerois pas attendu à y lire & dans la même page: *nous devons reſpecter les miracles.* Lequel faut-il donc ſuivre, ou de ce texte où l'on ſemble ſe faire un devoir de les reſpecter, ou de cette note où l'on ſemble ſe faire un jeu de s'en mocquer? Mais je



remonte plus haut, & voici ce qui m'arrête p. 96. „ *Jesus*, éclairé de l'esprit de
„ Dieu, avoit des lumieres si supérieures
„ à celles de ses disciples, qu'il n'est pas
„ étonnant qu'il ait opéré des multitudes
„ de choses extraordinaires où l'ignorance
„ des spectateurs a vu le prodige qui n'y
„ étoit pas. A quel point, en vertu de
„ ces lumieres pouvoit-il agir par des voyes
„ naturelles, inconnues à eux & à nous"?
Jesus étoit éclairé de l'esprit de Dieu. Cette illumination étoit ou naturelle ou surnaturelle. Mais est-il concevable qu'elle fût naturelle? que dans un siecle où les sciences avoient encore fait si peu de progrès, que dans le pays où elles avoient été le moins cultivées, qu'au milieu du peuple peut-être le plus grossier qui fût jamais, que sans maitres, sans livres, sans accadémie ni bibliothéque, sans aucune étude de Physique



ni de médecine, le fils d'un pauvre charpentier, élevé dans la boutique de ſon pere, & vraiſemblablement obligé d'y travailler lui-même; ait pu naturellement acquerir des connoiſſances ſi ſupérieures, ſi ſublimes, qu'on l'ait vu faire dès l'âge de trente ans, avec la plus grande aiſance & ſouvent d'un ſeul mot, ce que les plus célebres d'entre nos Phiſiciens & médecins modernes ne ſauroient faire aujourd'hui, quand ils réuniroient tous leurs efforts, & malgré les profondes études auxquelles ils ſe ſont livrés, les ſecours ſans nombre qu'ils ont eus, les expériences phyſiques qu'ils ont faites & les obſervations de médecine dont ils ont pu profiter? Auſſi paroit-il par l'expreſſion même que l'auteur employe, qu'il ne regarde pas cette illumination de J. C. par l'eſprit de Dieu comme naturelle. Il ne diroit pas *Newton éclai-*

ré de l'esprit de Dieu, comme il dit, *Jesus éclairé de l'esprit de Dieu.* Mais si elle n'est pas naturelle, elle est surnaturelle. Si elle est surnaturelle, elle est miraculeuse. Et si elle est miraculeuse, pourquoi les effets merveilleux qui en ont résulté seroient-ils d'une autre nature que la cause qui les a produits ? Dire comme l'auteur, que Jesus *en vertu de ces lumieres dont l'esprit de Dieu l'éclairoit a pu agir par des voyes naturelles qui nous sont inconnues*, c'est selon moi ou dire des mots vuides de sens, ou supposer tout au moins qu'il y avoit dans la nature certaines causes qui ne pouvoient être ni connues ni mises en activité que par des lumieres & des forces surnaturelles, ensorte que par les loix de la nature ces causes seroient toujours demeurées dans l'obscurité & dans l'inaction, & qu'ainsi quand Jesus en vertu de ses divines lumieres

n'auroit fait que tirer ces causes de leur état d'inutilité naturelle, quand il n'auroit fait même que leur donner un degré d'efficacité ou d'énergie qu'elles n'avoient point naturellement, il y auroit toujours en ce cas exception aux loix de la nature & par conséquent *miracle.* Jesus auroit toujours tiré de ces causes, des effets qu'elles n'auroient jamais produits d'elles-mêmes. Mais je ne comprens pas pourquoi on affecte ici d'attribuer les choses extraordinaires que Jesus a faites, uniquement à la supériorité de ses lumieres; tandis que sans disconvenir que ses Apôtres n'ayent fait des choses aussi extraordinaires que leur maître, on ne laisse pas de nous les représenter p. 98. & ailleurs comme des gens *d'une crasse ignorance.* Comment si Jesus n'agissoit qu'en vertu de ses lumieres, a-t-il pu mettre ses Apôtres en état d'agir

comme lui, ſans leur communiquer ſes lumieres? Je prévois bien ce qu'un Petit-maître bouffon repliqueroit à cela, mais je ne vois pas ce qu'un grave Logicien pourroit y répondre.

Il nous reſte à examiner la derniere objection de l'auteur contre les miracles. „ Indépendamment, dit-il p. 100., des „ preuves que je viens d'établir de l'im- „ poſſibilité qu'il y a pour un ſage de „ s'aſſurer que quelque fait que ce puiſſe „ être eſt un miracle, j'en vois une autre „ non moins forte dans la ſuppoſition mê- „ me : car accordons qu'il y ait de vrais „ miracles; de quoi nous ſerviront-ils „ s'il y a auſſi de faux miracles deſquels „ il eſt impoſſible de les diſcerner? Et fai- „ tes bien attention que je n'appelle pas „ ici faux miracle un miracle qui n'eſt pas „ réel, mais un acte bien réellement ſur-

„ naturel fait pour ſoutenir une fauſſe doc-
„ trine. Comme le mot de *miracle* en ce
„ ſens peut bleſſer les oreilles pieuſes, em-
„ ployons un autre mot & donnons-lui
„ le nom de *preſtige* : mais ſouvenons-nous
„ qu'il eſt impoſſible aux ſens humains de
„ diſcerner un preſtige d'un miracle. " Je
vois là deux propoſitions aſſez ſingulieres;
la premiere qu'il y a des *faux miracles* qui
ſont pourtant de vrais miracles, *des actes bien réellement ſurnaturels* ; & la ſeconde
que ces miracles qui ſont en même tems
faux & vrais ne ſauroient ſe *diſcerner* de
ceux qui ne ſont que vrais. Comment
un miracle peut-il être tout-à-la-fois faux
& vrai ? L'expreſſion choque, mais l'auteur
s'explique. Il appelle *faux miracle un acte réellement ſurnaturel fait pour ſoutenir une fauſſe doctrine.* Si cela fait diſparoitre la
contradiction que je voyois d'abord dans

les termes, il n'en eſt pas de même de la contradiction que je vois dans les choſes. M. R. définit lui-même *le miracle* en général, *un acte immédiat de la puiſſance divine qui fait une exception réelle & viſible à ſes loix.* Or s'il s'eſt fait des miracles réels en vue de ſoutenir une fauſſe doctrine, comme il s'eſt fait des miracles réels en vue d'établir une doctrine vraie, il s'enſuit par la définition même que la puiſſance divine s'eſt également employée, & par des actes également immédiats à accréditer le menſonge & à accréditer la vérité. Dira-t-on que c'eſt préciſément ce qui prouve ce qu'on veut prouver, ſavoir que la puiſſance divine ne s'eſt jamais employée ni pour l'un ni pour l'autre, & qu'ainſi il n'y a jamais eu de miracles ni faux ni vrais? Mais l'auteur dit & répéte, même après avoir adminiſtré toutes ſes preuves,

qu'il *ne rejette pas les miracles. Non*; dit-il en particulier p. 105., *non, je ne les ai rejettés, ni ne les rejette ... & je défie qu'on trouve un ſeul endroit dans tous mes écrits où je ſois affirmatif contre les miracles.* Telle eſt la théorie de l'auteur. On a vu ci-deſſus quelle eſt ſa pratique. Celui qui pourra concilier l'une avec l'autre *erit mihi magnus Apollo.*

Mais revenons. L'auteur raiſonne *dans la ſuppoſition qu'il y a de vrais miracles* deſtinés à prouver une doctrine vraie. Je viens d'établir que cette ſuppoſition une fois admiſe exclut néceſſairement celle qu'il y ait des *miracles réels* deſtinés *à ſoutenir une doctrine fauſſe*, parce que pour les admettre toutes deux, il faudroit admettre que Dieu eſt tout-à-la-fois le protecteur de la vérité & le fauteur du menſonge. Eſt-ce donc que je nie qu'il ſe ſoit jamais

fait des prestiges? Non, je sais qu'on a fait autre fois à *Delphes*, à *Cumes*, à *Préneste* & ailleurs à peu près ce que l'auteur faisoit il y a 22 ans à *Venise*. Mais c'est que je n'appelle pas cela des *miracles réels*, des *actes immédiats de la puissance divine*, des effets *bien réellement surnaturels*. Ce n'étoient selon mes principes que des apparences de miracles où le défaut de réalité pouvoit toujours s'appercevoir, des actes très médiats d'une adresse tout-à-fait humaine, des effets étonnans à la vérité mais bien réellement naturels. Jusqu'ici je suis donc conséquent. Mais voyons si je pourrai toujours l'être.

„ La même autorité, reprend l'auteur „ p. 101. la même autorité qui atteste les „ miracles atteste aussi les prestiges, & „ cette autorité prouve encore que l'appa- „ rence des prestiges ne différe en rien

„ de celle des miracles. Comment donc „ diſtinguer les uns des autres, & que „ peut prouver le miracle, ſi celui qui le „ voit ne peut diſcerner par aucune mar- „ que aſſurée & tirée de la choſe même ſi „ c'eſt l'œuvre de Dieu ou ſi c'eſt l'œu- „ vre du Démon ? Il faudroit un ſecond „ miracle pour certifier le premier. " M. R. me permettra de ſuſpendre mon jugement ſur ſa conſéquence juſqu'à ce qu'il ait prouvé ſes principes. Comment les prouve-t-il donc ? On va le voir.

„ Quand Aaron jetta ſa verge devant „ Pharaon & qu'elle fût changée en ſer- „ pent, les magiciens jettérent auſſi leurs „ verges & elles furent changées en ſer- „ pens. Soit que ce changement fût réel „ des deux côtés, comme il eſt dit dans „ l'écriture, ſoit qu'il n'y eût de réel que „ le miracle d'Aaron & que le preſtige des

„ magiciens ne fût qu'apparent, comme „ le disent quelques théologiens, il n'im- „ porte ; cette apparence étoit exactement „ la même ; l'Exode n'y remarque aucune „ différence, & s'il y en eût eu, les ma- „ giciens se seroient gardés de s'exposer „ au paralléle, ou s'ils l'avoient fait ils au- „ roient été confondus. " D'abord, Monsieur, ce ne sont pas seulement *quelques théologiens* qui ont cru que le miracle n'avoit été réel que du côté d'Aaron ; c'est l'écriture elle même qui le donne clairement à entendre en disant que ce qu'Aaron avoit fait par l'ordre & la puissance de Dieu ; les magiciens le firent *par leurs enchantemens*, c'est-à-dire, comme cela se trouve fort heureusement expliqué au ch. XVII. vers. 7. du livre de la sapience, *par les illusions de leur art magique.* Et qu'en effet ceux-ci aient pu subtilement escamoter

leurs verges & leur ſubſtituer quelques ſerpens, il n'y a rien là de plus fort que ce que vous avez fait vous même, & que vous ne puiſſiez par conſéquent bien comprendre. Mais, dites-vous, *il n'importe, l'apparence eſt exactement la même, & l'Exode n'y remarque aucune différence.* Et comment je vous prie pouvez-vous dire cela, quand la différence fût ſi grande que *la verge d'Aaron engloutit celles* des magiciens, & quand l'Exode remarque cette différence dans le même verſet où elle rapporte le preſtige? Mais, dites-vous encore, *s'il y eût eu de la différence les magiciens ſe ſeroient gardés de s'expoſer au parallèle, ou s'ils l'avoient fait, ils auroient été confondus.* Dites donc Monſieur, *s'ils euſſent prévu* qu'il y auroit cette différence, mais leur art n'alloit pas juſques-là. Auſſi ne l'ayant pas prévu, ils s'expoſerent

au parallèle, & s'y étant exposés, ils furent confondus.

Cela étant, c'est à pure perte que l'auteur ajoute p. 102. „ Or les hommes ne „ peuvent juger des miracles que par leurs „ sens, & si la sensation est la même, „ la différence réelle qu'ils ne peuvent ap- „ percevoir n'est rien pour eux. Ainsi le „ signe, comme signe, ne prouve pas plus „ d'un côté que d'un autre, & le pro- „ phète en ceci n'a pas plus d'avantage que „ le magicien. Si c'est encore là de mon „ beau stile, convenez qu'il en faut un „ bien plus beau pour le réfuter. " C'est bien encore là Monsieur *de votre beau stile*, & si *pour le réfuter il en falloit* effectivement *un plus beau*, je ne crois pas que personne l'entreprit, & vous seriez au dessus de toute réfutation. Mais contre des raisons & des faits, il n'y a si beau stile qui

qui tienne. Avec de telles armes l'écrivain le plus médiocre peut réfuter l'écrivain le plus transcendant. Ceci soit dit en passant, Monsieur, tant pour vous rendre justice que pour excuser un peu ma témérité.

Dans l'article suivant (même page), on reconnoît pourtant la différence qu'on ne vouloit pas reconnoître deux paragraphes plus haut. « Il est vrai, y dit-on, que le „ serpent d'Aaron devora les serpens des „ magiciens. Mais, forcé d'admettre une „ fois la magie, Pharaon put fort bien „ n'en conclure autre chose, si non qu'Aaron „ étoit plus habile qu'eux dans cet art; „ c'est ainsi que Simon ravi des choses „ que faisoit Philippe, voulut acheter des „ Apôtres le secret d'en faire autant qu'eux. " Que Pharaon ne conclût du premier avantage qu'avoit eu Aaron sur les magiciens, autre chose sinon qu'il étoit plus habile

qu'eux dans l'art des prestiges, cela se peut. Pharaon étoit un monstre d'endurcissement qui ne peut servir de modele ni de regle à personne. Cependant, tout endurci qu'il étoit, il fut moins obstiné que plusieurs de nos philosophes, il se rendit à la fin; & ce qu'il y a de remarquable & qui détruit la conjecture de l'auteur, c'est qu'il ne dit jamais à Moïse & Aaron: vous en savez plus que mes magiciens, faites par votre art que la playe cesse: mais qu'il leur dit souvent: *j'ai péché, l'Eternel est juste, fléchissez l'Eternel par vos prieres, afin qu'il retire les grenouilles, afin qu'il ne fasse plus tonner ni grêler &c.* Comment d'ailleurs Aaron auroit-il pu être plus habile que les plus habiles magiciens de l'Egypte? Je n'ai lû nulle part qu'il y eût dans le païs de *Goscen* des écoles de magie ou de chymie, & quand il y en au-

toit eu, les travaux dont les Iſraëlites étoient accablés ne leur auroient laiſſé ni le temps ni la liberté d'en profiter. S'il s'agiſſoit de Moïſe, on pourroit encore dire d'après St. Etienne (Act. VII. 22.) qu'*il fut inſtruit dans toute la ſageſſe des Egyptiens.* Au moins dira-t-on qu'il put bien communiquer à ſon frere les ſecrets qu'il avoit appris à la cour de Pharaon. Mais je ne ſais, il me ſemble qu'à quatre vingt-trois ans, il eſt un peu tard pour ſe mettre à faire des tours de paſſe-paſſe. Et pourquoi ſi ces deux freres avoient eu la réputation d'enchanteurs experts, le Roi n'auroit-il point ſongé à les retenir à ſon ſervice ſur les preuves frappantes qu'il eut de la ſupériorité de leurs lumieres & de l'efficace de leurs enchantemens? Quant à ce qu'on ajoute, que *Simon ravi des choſes que faiſoit Philippe, voulut acheter des Apôtres*

le ſecret d'en faire autant qu'eux, on n'a qu'à lire la réponſe que lui fit St. Pierre (Act. VIII. 20-23.) pour ſentir la différence qu'il y avoit des dons du St. Eſprit dont jouïſſoient les Apôtres à l'art illuſoire qu'exerçoit ce miſerable magicien. Si cette différence n'eût été que du plus au moins, St. Pierre ne l'auroit pas pris avec lui ſur un ton ſi haut. Les gens de même métier ſont plus accommodans entr'eux, & les charlatans ſur tout ne ſe piquent pas de beaucoup de délicateſſe.

„ Quand Moïſe changea l'eau en ſang, „ eſt-il dit p. 102 & 103. les magiciens „ changerent l'eau en ſang; quand Moïſe „ produiſit des grenouilles, les magiciens „ produiſirent des grenouilles. Ils échoue- „ rent à la troiſieme playe; mais tenons- „ nous aux deux premieres dont Dieu „ même avoit fait la preuve du pouvoir

„ Divin. Les magiciens firent auſſi cette „ preuve-là. " Et comment la firent-ils? D'abord à l'égard du changement de l'eau en ſang, ils ne purent contrefaire en cela le miracle d'Aaron que ſur une très petite quantité d'eau tirée peut-être de quelques creux fait exprès dans la terre pour cela, & dans laquelle il leur fut facile de jetter ſecretement quelque poudre propre à en changer la couleur & le goût. Car ſelon l'hiſtorien ſacré, Aaron avoit ſi générale_ment changé en ſang toutes les eaux du païs que celles-là même qui ſe trouverent, *dans des vaſes de bois ou de pierre* n'en furent pas exceptées, & que les Egyptiens furent réduits *à creuſer autour du fleuve pour trouver de l'eau à boire.* Il y a la même obſervation à faire à l'égard des grenouilles. Aaron les avoit tellement multipliées qu'il fut aiſé aux magiciens de ſe

mettre en état d'en faire paroitre à leur tour. Mais ce qui montre encore mieux combien la ſphère de leur pouvoir étoit bornée, c'eſt que quand même Moïſe annonçoit à l'avance à Pharaon les prodiges que Dieu alloit operer par Aaron, jamais les magiciens n'oſerent ſeulement tenter ni de les exécuter les premiers, ni de les empêcher; & que quand le coup avoit été frappé, ce fût toûjours à Moïſe & jamais aux magiciens que le Roi & le peuple s'adreſſerent pour être délivrés. Sont-ce donc là des exemples à citer pour prouver comme on le voudroit que le miracle ne differe en rien du preſtige? Je ne le penſe pas. Mais quand la difference auroit été moins ſenſible dans les deux premieres playes, ne ſuffiroit-il pas que dans les huit autres qui ſuivirent, elle ait été du tout au tout, je veux dire que Moïſe & Aaron

ayent alors fait les plus grands prodiges, ſans que les magiciens ayent pu les imiter ni les contrefaire en quoi que ce ſoit? L'auteur le ſent. Auſſi voudroit-il qu'on s'en tînt *aux deux premieres playes.* Quoi! j'aurai dix preuves à adminiſtrer, & on ne m'en permettra que deux? Eſt-il, je vous prie, quelque juriſprudence qui pût autoriſer un pareil déni de juſtice? Mais, répond l'avocat des *Jannès & Jambrès*, mais ces deux premieres playes ſont les deux *dont Dieu même avoit fait la preuve du pouvoir divin.* Et ſur quoi fondez-vous cette aſſertion? Ce ne peut être que ſur ce que Dieu fit dire à Pharaon par Moïſe, *à ceci tu connoîtras que je ſuis l'Eternel.* Et Dieu ne dit-il pas la même choſe, & quelque choſe encore de plus fort à l'occaſion des autres playes? Et *tu ſauras que*

je suis l'Eternel au milieu de la terre, dit-il (Exod. VIII. 22.) en annonçant la playe des *insectes*. *A ce coup*, dit-il aussi, [ibid. IX. 14 & 16.] au sujet de la *mortalité*, *à ce coup je m'en vais faire venir toutes mes playes dans ton cœur & sur tes serviteurs & sur ton peuple, afin que tu saches qu'il n'y en a point de semblable à moi sur toute la terre, & que tu fasses voir ma puissance, & que mon nom soit célébré par toute la terre.* Voyez encore Exod. XI. 7. Ne suit-il pas évidemment de là, que si Dieu fit des deux premieres playes la preuve du pouvoir divin, ce ne fut pas à l'exclusion des huit autres?

„ Quant à la troisieme playe, pour-„ suit l'auteur p. 103., que les magiciens „ ne purent imiter, on ne voit pas ce „ qui la rendoit si difficile, au point de

„ marquer *que le doigt de Dieu étoit là.*
„ Pourquoi ceux qui purent produire un
„ animal ne purent-ils produire un insec-
„ te, & comment après avoir fait des gre-
„ nouilles, ne purent-ils faire des poux?
„ S'il est vrai qu'il n'y ait dans ces cho-
„ ses-là que le premier pas qui coûte, c'é-
„ toit assurément s'arrêter en beau che-
„ min. " Je l'ai déja dit, il y a de quoi s'étonner, que M. R. ne veuille pas reconnoître *le doigt de Dieu* où les magiciens même de Pharaon ne purent s'empêcher de le reconnoître, & qu'il ne voye pas quelle difficulté il y avoit pour eux à faire une chose qu'ils jugerent & qu'ils éprouverent eux mêmes leur être impossible. *Ils voulurent*, est-il dit [Exod. VIII. 18 & 19.] *ils voulurent faire la même chose par leurs enchantemens pour produire des poux; mais il ne purent. Alors ils dirent*

à Pharaon; c'est ici le doigt de Dieu. Qu'on vienne nous dire après cela, que les miracles ne different en rien des enchantemens, quand les enchanteurs eux mêmes si interressés à faire valoir leur art, sentent, reconnoissent, avouent cette difference, quand ils déclarent publiquement, devant toute une cour & en présence du Roi qui les employe, qu'elle est toute à l'avantage des miracles, & qu'où leur impuissance se décèle, le doigt de Dieu se montre. Mais *pourquoi ceux qui purent produire un animal ne purent-ils produire un insecte?* Je puis d'abord nier qu'il y ait jamais eu de leur part aucune production réelle & physique & dire ensuite par forme de conjecture, qu'ils pouvoient avoir le sécret d'appâter & d'attirer l'animal, sans avoir celui d'appâter & d'attirer l'insecte. C'est vraisemblablement quel-

que chose comme cela, à moins qu'on n'aime mieux dire que comme M. R. ils furent *trop modestes pour s'eriger en prophêtes, & qu'ils se contenterent de demeurer sorciers.*

Après avoir ainsi refuté les inductions que l'on tire des faits, voyons maintenant celles qu'on tire des passages. L'auteur dit d'abord p. 103. „ Le même Moïse, instruit par toutes ces expériences, or„ donne que si un faux Prophête vient an„ noncer d'autres Dieux, c'est-à-dire une „ fausse doctrine, & que ce faux Prophête „ autorise son dire par des prédictions ou „ des prodiges qui réussissent, il ne faut „ point l'écouter, mais le mettre à mort. „ On peut donc employer de vrais signes „ en faveur d'une fausse doctrine; un si„ gne en lui-même ne prouve donc rien." Il s'agit ici de ce qui se lit en ces termes,

Deuter. XIII. 1. 2. 3. & 5. *S'il s'éleve au milieu de toi quelque prophête ou quelque ſongeur, qui faſſe devant toi quelque ſigne ou quelque miracle; & que ce ſigne ou ce miracle dont il t'aura parlé, arrive; s'il te dit; Allons après d'autres Dieux, que tu n'as point connus, & ſervons-les; tu n'écouteras point les paroles de ce prophête ni de ce ſongeur, car l'Eternel votre Dieu vous éprouve, pour ſavoir ſi vous aimez l'Eternel votre Dieu de tout votre cœur & de toute votre ame. Mais on fera mourir ce prophête ou ce ſongeur; car il a parlé de ſe révolter contre l'Eternel votre Dieu.* &c. L'auteur infere de là qu'*on peut employer de vrais ſignes en faveur d'une fauſſe doctrine*, & qu'*ainſi un ſigne en lui-même ne prouve rien.* Mais que voit-il dans ce paſſage qui lui prouve qu'il s'y agit de vrais ſignes & de vrais miracles? S'il dit que ce ſont les ter-

mes mêmes ; je répons qu'il n'eſt pas inouï que l'apparence de la choſe prenne le nom de la choſe même ; c'eſt de quoi toutes les langues fourniſſent plus ou moins d'exemples. S'il allégue la ſuppoſition que Moïſe fait *que le ſigne dont le ſongeur aura parlé arrive* ; j'obſerve que cela peut ne ſignifier autre choſe ſinon qu'il paroiſſe exécuter ce dont il ſe ſera vanté. S'il ſe retranche à ſoutenir , qu'il lui ſuffit pour ſa theſe que le faux miracle ait l'apparence d'un vrai miracle, je lui oppoſe qu'en ce cas Moïſe indique au peuple un moyen infaillible de ſe preſerver de la ſéduction , qui eſt de voir ſi le prophète cherche à le détourner du culte du ſeul vrai Dieu pour l'entraîner dans les égaremens du polythéiſme. C'eſt je crois un principe qu'on ne conteſtera pas , qu'il faut ſe défier de tout miracle fait en vue d'établir des choſes qui heurtent de

ſront les vérités les plus immuables de la religion naturelle. En uſer ainſi dans ce cas, ce n'eſt point faire ce qu'on appelle un cercle, parce que la religion naturelle n'eſt point fondée ſur les miracles, mais ſur la nature même des choſes, ſur les rapports des differentes facultés de l'homme entr'elles, & ſur les rapports de l'homme lui-même avec ſon Créateur, avec ſes ſemblables & avec les circonſtances où il ſe trouve placé. Mais en voila aſſez ſur ce premier paſſage. Venons à un autre.

„ La même doctrine des ſignes par des
„ preſtiges, dit l'auteur p. 103. & 104.,
„ eſt établie en mille endroits de l'écriture.
„ Bien plus; après avoir déclaré qu'il ne
„ fera point de ſignes, Jeſus annonce de
„ faux Chriſts qui en feront; il dit qu'*ils*
„ *feront de grands ſignes*, *des miracles ca-*
„ *pables de ſéduire les élus mêmes*, *s'il étoit*

„ *possible.* Matth. XXIV. 24. Marc XIII.
„ 22. Ne feroit-on pas tenté fur ce lan-
„ gage de prendre les fignes pour des preu-
„ ves de fauffeté "? Je ne fais point fi M. R. cite de mémoire, ou quelle verfion il fuit, mais je ne trouve pas dans celles que j'ai fous les yeux que Jefus annonce les miracles des faux Chrifts comme des miracles *capables* de féduire: le texte non plus n'autorife point cette leçon; il porte fimplement qu'ils feront de grands fignes & des prodiges *pour* féduire, ou *en vue* de féduire les élus même s'il étoit poffible. Peut-être mettra-t-on cette remarque au rang des vétilles de Grammaire. Qu'on ne s'y trompe pas; cependant l'infertion d'un mot dans le texte peut avoir de dangereufes conféquences; on a vû de grands événemens par de plus petites caufes. Mais pour revenir au fujet, je dis

que je ſuis trop fidele à mes principes pour pouvoir regarder les ſignes & les prodiges dont il s'agit ici autrement que comme de faux miracles toujours faciles à être diſcernés des vrais par quiconque voudra s'appliquer à diſtinguer ce qui n'eſt qu'apparent de ce qui eſt réel, ce qui n'eſt qu'ombre de ce qui eſt corps. Et ce qui m'affermit dans ce ſentiment, c'eſt que St. Paul parlant de *l'homme de péché* dit II. Theſſ. II. 9. qu'*il fera des miracles de menſonge*, c'eſt-à-dire, (à prendre cette expreſſion pour un de ces hébraïſmes ſi fréquens dans le N. T.) qu'il fera des *miracles menſongers* ou de *faux miracles.* Que ces ſignes, que ces prodiges des faux prophètes ſoyent ſi étonnans que l'on voudra, qu'ils ſoyent plus extraordinaires que ceux dont les foires de Paris offrent le ſpectacle, que ce ſoyent des *manieres de ſorts plus étranges que ceux*

de

de Prénefte, que ceux même de Venize, ils ne contrebalanceront, ils n'effaceront jamais les miracles de J. C., & *s'il étoit poffible qu'ils féduififfent* quelqu'un, ce ne feroit jamais les *élus*, les vrais amis de la vérité & de la vertu; ce ne pourroit être que des gens dont la perte feroit peu à déplorer pour l'églife. Que M. R., qui, fans vouloir être ni vrai prophête ni faux prophête, a cependant fait des chofes fi extraordinaires comme il le dit p. 90., fe remit aujourd'hui à faire à Motiers ce qu'il a eu fait ailleurs de plus merveilleux, je ne crois pas que cela augmentât d'un feul le nombre de fes partifans. Il y a plus, au moins pour ce qui me regarde; c'eft que je le mépriferois autant comme faifeur de miracles, que je l'admire comme écrivain philofophe.

„ Quoi! pourfuit-il p. 104. Dieu,

„ maître du choix de ſes preuves quand
„ il veut parler aux hommes, choiſit par
„ préference celles qui ſuppoſent des con-
„ noiſſances qu'il ſait qu'ils n'ont pas! Il
„ prend pour les inſtruire la même voye
„ qu'il ſait que prendra le Démon pour
„ les tromper! Cette marche ſeroit-elle
„ donc celle de la divinité? Se pourroit-
„ il que Dieu & le Diable ſuiviſſent la mê-
„ me route? Voila ce que je ne puis con-
„ cevoir." En vérité ni moi non plus: & comme je ne puis le concevoir, je ne puis non plus le croire; ſurtout je me garde bien de le faire croire, de l'inſinuer ou de le donner à penſer à qui que ce ſoit. Mais (& pour me parer ici des plumes du Paon en ajuſtant à mon raiſonnement les expreſſions de l'auteur) *que Dieu, maître du choix de ſes preuves quand il veut parler aux hommes, ait choiſi par préference*

celle qui ſuppoſe des connoiſſances qu'il ſait qu'ils ont tous , & pour leſquelles acquerir il ne faut que des ſens & du diſcernement, telle qu'eſt dans mes principes la preuve par les miracles. Qu'*il prenne pour les inſtruire une voye qu'il ſait que le Démon* ne *pourra* jamais *prendre*, ou qu'au moins il ne pourra jamais ſuivre que de loin à loin *pour les tromper. Que cette marche ſoit celle de la Divinité*, ſans qu'on en puiſſe inferer que *Dieu & le Diable* marchent de front dans la *même route*; *voila que je puis* très bien *concevoir*. Mais pourquoi parle-je ici de mes principes? N'en eſt-il pas préciſément de même de ceux que l'auteur poſe p. 73. quand il dit que la preuve par les miracles *eſt la plus brillante des trois, la plus frappante, la plus prompte à ſauter aux yeux, celle qui ſe marquant par un effet ſubit & ſenſible,*

ſemble exiger le moins d'examen & de diſcuſſion, & qui auſſi ſaiſit ſpécialement le peuple incapable de raiſonnemens ſuivis & en toute choſe eſclave de ſes ſens? Ne ſuit-il pas de ces principes mieux encore que des miens, que Dieu a choiſi cette preuve par préference, ſurtout quand on a dit des deux autres, que l'une *exige pour être ſentie, de l'étude, de la reflexion, des connoiſſances, des diſcuſſions qui ne conviennent qu'aux hommes ſages qui ſont inſtruits & qui ſavent raiſonner*; & que l'autre, qui *frappe particulierement les gens bons & droits, pour avoir ſa certitude peut cependant encore tromper, vû que ce n'eſt pas un prodige qu'un impoſteur abuſe les gens de bien, ni qu'un homme de bien s'abuſe lui-même, entraîné par l'ardeur d'un ſaint zèle qu'il prendra pour de l'inſpiration?* Recourir après cela au preſtige, à la magie, au

Démon pour amener des conféquences toutes contraires à celles qui devoient naturellement réfulter de tels principes, n'eft-ce pas ce qu'on appelle en matiere de drame, faire defcendre le Dieu de la machine pour procurer un dénouement forcé qui dément tous les caracteres & toutes les circonftances? Il y a feulement cette petite différence, qu'ici c'eft le Diable qu'on met dans la machine, & qu'on l'y met pour rendre inutile l'œuvre de Dieu, abfurdité qui fe fouffriroit à peine dans la plus miferable farce.

D'ailleurs, que dit l'auteur dans ce paragraphe contre la preuve par les miracles, qu'il ne pût dire prefqu'également contre les deux autres genres de preuve qu'il indique? Si Satan peut toujours effacer les *miracles* de Jefus par fes preftiges, ne peut-il pas de même effacer en certains cas fa

doctrine par ſes ſophiſmes & ſa *ſainteté*, par ſon hypocriſie ? S'il peut en impoſer à toutes ſortes de gens par des operations qui auront toute l'apparence de vrais miracles, ne peut-il pas auſſi en impoſer aux *ignorans* par des ſpéculations qui auront à leurs yeux toute l'apparence d'une vraie doctrine, & ſéduire enfin *les bons* par des œuvres qui auront toute l'apparence d'une vraie vertu ? Et que reſteroit-il alors au Chrètien pour appuyer ſon chriſtianiſme ? Quoi ! (je reprens encore ici le tour & le ton de l'auteur) *Dieu maître du choix de ſes preuves quand il veut parler aux hommes*, en *aura choiſi* trois *par préference* à toutes les autres ; & dans ces trois, la premiere (la doctrine) qui ſuppoſe des connoiſſances dont très-peu de gens ſont capables, & qui auſſi eſt très-difficile à conſtater, pourra encore & par cela même

ètre ſouvent contrefaite par les diſcours artificieux du Démon ! La ſeconde (la ſainteté) qui ne frappe que les gens bons & droits & qui n'eſt rien moins qu'infaillible en elle-même, pourra auſſi ètre imitée à la faveur des dehors impoſans qu'il ſaura revètir ! Et la troiſieme (les miracles) qui feroit la plus propre pour le peuple, mais qui eſt la plus équivoque, pourra encore être effacée par l'éclat de ſes preſtiges ! Dieu, dis-je, *aura pris pour inſtruire les hommes les* trois *mêmes voyes qu'il ſavoit que prendroit le Démon pour les tromper ! Cette marche ſeroit-elle celle de la Divinité? Se pourroit-il que Dieu & le Diable ſuiviſſent* en tout *la même route?* Voila, dites-vous Monſieur, ce que vous ne pouvez concevoir. Et voila pourtant ce qu'il nous faut concevoir pour conce-

voir votre ſyſtème. Voila comment vos déclamations contre nous ſur un point ſe rétorquent d'elles-mêmes contre vous en tout point.

Qu'on n'infere cependant pas de ce que je viens de dire, que j'impute á l'auteur de donner dans l'abſurdité qu'il y auroit à croire que le Démon puiſſe ou veuille jamais former les hommes à la vérité & à la vertu, en leur ſuggerant une doctrine qui comme la doctrine divine ſoit eſſentiellement propre à produire cet effet. *Satan*, alors *ſeroit diviſé contre lui-même*, bien plus encore que dans la ſuppoſition que Jeſus fait Matth. XII. 26. Il agiroit manifeſtement contre ſes propres interêts: & M. R. ne l'accuſera pas d'une pareille inconſéquence. Il conviendra au contraire, qu'une doctrine néceſſairement & évidemment ſanctifiante ne ſauroit jamais ve-

nir du Démon, & ne peut abſolument procéder que de Dieu. Mais que le Démon, pour entraîner les hommes dans l'erreur & dans le vice, ſans même qu'ils s'en apperçoivent, puiſſe leur ſuggerer des doctrines, qui, quoique malheureuſement trop propres à produire ce funeſte effet, paroîtront cependant, & vraiſemblables & ſanctifiantes aux eſprits foibles, c'eſt ce que l'auteur ne doit pas ſe faire plus de peine d'admettre qu'il ne s'en fait d'admettre des preſtiges qui ne different en rien des miracles. Il en eſt de la ſainteté comme de la doctrine; & dès-là mon argument rétorſif demeure dans toute ſa force.

„ Nos théologiens, dites-vous encore,
„ meilleurs raiſonneurs, mais de moins
„ bonne foi que les anciens, ſont fort
„ embarraſſés de cette magie : ils vou-
„ droient bien pouvoir tout-à-fait s'en dé-

„ livrer, mais ils n'osent; ils sentent que
„ la nier, seroit nier trop. Ces gens tou-
„ jours si décisifs changent ici de langa-
„ ge; ils ne la nient ni ne l'admettent;
„ ils prennent le parti de tergiverser, de
„ chercher des faux-fuyans, à chaque pas
„ ils s'arrètent; ils ne savent sur quel pied
„ danser." Je n'examinerai point, Monsieur, si la bonne foi de nos théologiens peut ou ne peut pas soutenir le paralléle de la vôtre. La vérité m'ordonne de retorquer les sophismes, mais la charité me défend de retorquer les injures. Qu'il y ait eu, ou qu'il y ait encore parmi nous des gens *qui ne nient ni n'admettent la magie*, cela ne devroit pas vous tant offenser; ils ne feroient alors sur une chose très problématique que ce que vous faites vous-mèmes sur des choses reputées très-certaines, comme sont la révélation & les

miracles. Mais quelque difference qu'il puiſſe y avoir entre les théologiens quant à la théſe génerale, nous nous réuniſſons cependant tous ſur ce qui forme proprement l'état de la queſtion entre vous & nous, ſavoir, que la magie n'a jamais pu ni ne pourra jamais l'emporter ſur la puiſſance divine, ni même ſe trouver en concurrence avec elle au point de ne pouvoir en être diſtinguée. Là deſſus, Monſieur, *nous ne tergiverſons point, nous ne cherchons point de faux fuyans.* Que ſi, comme vous l'ajoutez plaiſamment, *nous ne ſavons ſur quel pied danſer*, cela ne nous meſſied pas plus au ſens figuré qu'au ſens propre. On ne danſe dans le ſanctuaire ni ſur un pied ni ſur l'autre, & nous reſpectons trop les choſes ſaintes que nous traitons, pour nous en faire un jeu.

Enfin l'auteur p. 105. réſume tous ſes

raiſonnemens précédens ſur les miracles & les preſtiges en un dilemme fort concluant dans ſes principes, mais de nul effet dans les miens. Le voici.

„ Si l'on nie les preſtiges, on ne peut „ prouver les miracles ; parce que les uns „ & les autres ſont fondés ſur la même „ autorité.

„ Et ſi l'on admet les preſtiges avec les „ miracles, on n'a point de règle sûre „ préciſe & claire pour les diſtinguer les „ uns des autres : ainſi les miracles ne „ prouvent rien."

Je conviens que l'écriture raconte & prédit des preſtiges comme elle raconte & prédit des miracles, & qu'ainſi on ne peut ſur ſon autorité admettre ceux-ci ſans admettre par cela même ceux-là. Mais que de ce qu'il faut admettre les preſtiges avec les miracles, il s'enſuive qu'on n'a point

de règle ſûre pour les diſtinguer les uns des autres ; c'eſt ce que j'ai pris la liberté de conteſter à l'auteur, & que je lui conteſterai toujours juſqu'à ce qu'il m'ait fourni des preuves plus convaincantes que celles que je viens d'examiner. Les preſtiges, dit-il, offrent les mêmes apparences que les miracles. Et comment le prouve-t-il? Par l'exemple des trois preſtiges que les magiciens d'Egypte oppoſerent aux trois premiers miracles d'Aaron. J'ai cependant montré que ces trois cas offrent une très grande diſparité dans les apparences. Comment donc l'auteur peut-il y voir une ſi exacte parité? Ce ne peut être (& voici où git l'artifice) ce ne peut être dis-je qu'en vertu de la définition qu'il a donnée dès l'entrée de ce qu'on appelle preſtige, en diſant p. 100: *faites bien atten-*

tion que je n'appelle pas ici faux miracle ou preſtige, *un miracle qui n'eſt pas réel, mais un acte bien réellement ſurnaturel.* A la verité il ajoute ici que le preſtige eſt *fait pour ſoutenir une fauſſe doctrine*, comme il dit ailleurs qu'il eſt *l'œuvre du Démon.* Mais cette difference quant à l'agent & au but ne l'empèche pas de donner comme tout prouvé ou comme n'ayant pas beſoin de preuve, que le preſtige & le miracle ſont une ſeule & même choſe quant au fond. Il demande même expreſſément qu'on *faſſe bien attention* que c'eſt ainſi qu'il l'entend. Et pourquoi? ſinon afin de conclure de cette identité de nature dans le preſtige & le miracle à l'identité d'apparence dans l'un & dans l'autre, de cette identité d'apparence dans l'un & dans l'autre à l'impoſſibilité de diſcerner l'un de l'autre, & de cette impoſſibilité de diſ-

cerner l'un de l'autre à l'inutilité de l'un & de l'autre.

Il eſt vrai qu'à la p. 101. il dit que la même autorité qui atteſte également les preſtiges & les miracles, *prouve encore que l'apparence des preſtiges ne differe en rien de celle des miracles.* Mais il ne peut pas dire cela ſerieuſement. Si l'écriture atteſte les preſtiges & les miracles, elle atteſte les preſtiges comme preſtiges & les miracles comme miracles. Il ne s'enſuit pas je penſe de ce que ces deux choſes s'identifient dans l'eſprit de l'auteur, qu'il en ait été de même dans l'eſprit de nos écrivains ſacrés. Qu'il lui ait plu de définir le preſtige quant à ſa nature préciſément dans les mêmes termes dans leſquels il a défini le miracle, cela prouve tout au plus que les définitions ſont arbitraires, mais cela n'autoriſe pas le cercle vicieux qu'il y a à donner pour principe de démonſtration une définition

qui contient elle même tacitement la proposition à démontrer. C'eſt pourtant viſiblement ce que fait notre auteur. Il commence par ſuppoſer ce qu'il falloit premierement prouver, ſavoir que les preſtiges pour avoir un autre agent & un autre but que les miracles ſont pourtant dans le fond *des actes* tout auſſi *réellement* ſurnaturels que les miracles. De cette ſuppoſition priſe gratuitement pour un principe & de quelque legere reſſemblance entre deux ou trois preſtiges & autant de miracles, il infere que les uns & les autres doivent toujours offrir les mêmes apparences, que par conſéquent on ne ſauroit jamais les diſcerner, & qu'ainſi les miracles ne prouvent rien. Avec une pareille logique je veux démontrer qu'on ne ſauroit diſcerner le vice de la vertu, & qu'on a tort de donner ſa confiance à un honnête homme plutôt

qu'à

qu'à un fripon. Et pour ſuivre dès le commencement la marche de l'auteur, je montrerai d'abord que ſi l'écriture parle de gens vertueux, elle parle auſſi de gens vicieux. Je dirai enſuite par une bonne définition, que les vertus & les vices pour avoir des principes & des buts differens ſont pourtant au fond la même choſe. Je citerai en troiſieme lieu l'exemple de deux ou trois fripons qui auront ſçu tant bien que mal revêtir les dehors de la probité. Je conclurai de tout cela que les vertus & les vices doivent toujours offrir les mêmes apparences, que par conſéquent on ne ſauroit jamais les diſcerner, & qu'ainſi la confiance que nous donnons à un homme ſur l'idée que nous avons de ſes vertus eſt une confiance trompeuſe. Puis réſumant toutes mes réflexions là deſſus en un beau dilemme, j'argumenterai ainſi.

Si l'on nie les vices, *on ne peut prouver les* vertus; *parce que les uns & les autres sont fondés sur la même autorité*; c'est-à-dire que l'écriture parle des uns & des autres.

Et si l'on admet les vices *avec* les vertus, *on n'a point de règle sûre, précise & claire pour distinguer les uns des autres: ainsi les* vertus *ne prouvent rien*, ou n'autorisent point la confiance qu'on voudroit fonder sur elles.

C'est cependant après avoir raisonné dans ce goût que l'auteur ajoute immédiatement. « Je sais bien que nos gens ainsi pressés reviennent à la doctrine: mais ils oublient bonnement que si la doctrine est établie, le miracle est superflu, & que si elle ne l'est pas, elle ne peut rien prouver. » Ceci me fait penser que M. R. croit *bonnement* que nous sommes

preſſés par ſon dilemme au point de ne ſavoir plus où nous réfugier. Il eſt en verité beaucoup trop bon de croire que nous ſoyons gens à nous rendre ſitôt. Quoi! il en ſera encore à prouver la premiere de toutes ſes prémiſſes, & nous lui accorderons déja la derniere de toutes ſes concluſions? Non, non Monſieur, prouvez-nous avant tout que les preſtiges faits en vue d'établir une fauſſe doctrine ſont des actes tout auſſi réellement, tout auſſi ſenſiblement ſurnaturels que les miracles faits en vue d'en établir une veritable, & alors nous verrons s'il ne nous reſte point d'autre azyle que celui que vous nous aſſignez, ou ſi celui que vous nous aſſignez eſt auſſi peu ſûr que vous le prétendez. (*a*)

(*a*) *Si la doctrine eſt établie*, dit l'auteur, *le miracle eſt ſuperflu.* Une doctrine peut être

„ Ne prenez pas ici le change, je vous „ en ſupplie, dit-il encore à la même p. „ 105., & de ce que je n'ai pas regardé „ les miracles comme eſſentiels au Chriſ- „ tianiſme, n'allez pas conclure que j'ai „ rejetté les miracles. Non, M., je ne „ les ai rejettés ni ne les rejette; ſi j'ai dit „ des raiſons pour en douter, je n'ai point

---

établie dans mon eſprit comme *vraie*, c. à. d. comme très conſonante avec toutes les autres doctrines que ma raiſon adopte, ſans y être pour cela établie encore comme *divine*, c. à. d. comme expreſſément révélée de Dieu. Et dans ce cas, le miracle loin d'être ſuperflu, eſt néceſſaire. *Si la doctrine n'eſt pas établie*, pourſuit il, *elle ne prouve rien*. Il ſuffit qu'elle ſoit établie comme *vraie* pour prouver que Dieu a pu la munir de ſon ſceau par un miracle & qu'il n'a pas pu en uſer de même à l'égard de la doctrine oppoſée. Que ſi on ſuppoſe une doctrine qui ne ſoit établie ni comme vraie ni comme fauſſe, elle prouvera encore par ſon influence ſur les bonnes mœurs, n'étant pas poſſible que Dieu appuye d'un miracle une doctrine qui leur ſeroit nuiſible, ni que le Démon accrédite par un preſtige une doctrine qui leur ſeroit favorable.

„ diſſimulé les raiſons d'y croire ; il y a
„ une grande difference entre nier une
„ choſe & ne la pas affirmer , entre la
„ rejetter & ne pas l'admettre, & j'ai ſi
„ peu décidé ce point, que je défie qu'on
„ trouve un ſeul endroit dans tous mes
„ écrits où je ſois affirmatif contre les mi-
„ racles. " Si l'auteur diſoit qu'il n'y a pas un ſeul endroit dans tous ſes écrits où il ſoit démonſtratif contre les miracles, on le comprendroit mieux que quand il dit qu'il n'eſt nulle part affirmatif contre eux. Cependant il prétend le premier, car il dit ſouvent *je vais prouver* ou *je viens de prouver*. Comment peut-il donc ſe défendre du ſecond? Eſt-il poſſible de prouver ſans affirmer ? Mais j'entens. L'auteur n'eſt point affirmatif contre les miracles pris ſimplement pour des *choſes extraordinaires* pareilles à celles qu'il a vues dans *les*

ſoires de Paris, ou qu'*il a faites lui même à Veniſe.* Il n'eſt point affirmatif contre les miracles de Jeſus, pourvû qu'on ne les lui donne que pour des *actes de bonté, de charité & de bienfaiſance* qu'il pouvoit faire *en vertu de ſes lumieres ſupérieures.* Il n'eſt point affirmatif contre les miracles, entant qu'ils ne ſont que des *ſignes qui ne different en rien des preſtiges* & qui peuvent tromper tout comme eux. C'eſt-à-dire qu'il n'eſt point affirmatif contre le terme même de miracle, pourvû qu'on en écarte l'idée que l'égliſe univerſelle y attache. Abandonnons lui la choſe, il nous cédera le mot. N'eſt ce pas être de bonne compoſition ? Quelque fois cependant il ſemble exiger le mot avec la choſe, comme quand il dit; *ôtez les miracles de l'Evangile, & toute la terre eſt aux pieds de Jeſus Chriſt.* Mais ce n'eſt pas là le ton

affirmatif, c'eſt ſeulement le ton impératif, & on ſent bien que commander qu'une choſe ſe faſſe, ce n'eſt pas affirmer qu'elle doit ſe faire.

Parlons ſans ironie. M. R. enſeigne à la p. 87. que quoique Dieu *puiſſe* faire des miracles, *les plus grandes idées que nous puiſſions avoir de la ſageſſe & de la majeſté divine* conduiſent à croire qu'*il ne veut pas* en faire, & il ajoute qu'*il n'y a que l'orgueil humain qui ſoit contre*; à la p. 75. que quand même Dieu auroit voulu faire des miracles, il ne les auroit pas deſtinés à ſervir de preuve de la divinité de la miſſion de Jeſus, puiſque *Jeſus non ſeulement n'a pas donné cette preuve, mais qu'il l'a refuſée expreſſément*; à la p. 89. que quand Dieu les auroit deſtinés à ſervir de preuve, il ne les auroit pas rendus propres à cela, puiſque *pour juger que tel*

ou tel acte est un miracle, il faut connoître toutes les loix de la nature, connoissance dont aucun mortel n'est capable; & à la p. 100. que quand Dieu les auroit rendus propres par eux mêmes à servir de preuve, il auroit empêché d'ailleurs qu'ils ne produisissent cet effet en permettant les *prestiges* qui étant *des actes aussi réellement surnaturels que les miracles, offrent aussi les mêmes apparences, & ne peuvent en aucune maniere en être discernés*. Voila ce que M. R. enseigne, & qu'il paroit visiblement qu'il a eu intention d'enseigner dans toute sa troisieme lettre. S'il n'y a rien là contre les miracles, il a raison de dire qu'*il n'est point affirmatif contre les miracles*.

D'un autre côté, il lui échappe de tems en tems, ou il glisse à dessein certains traits qui si je les rassemble en les appliquant aux

divers cas que je viens de diſtinguer, me fourniront de quoi le réfuter par ſes propres aſſertions. Voici là deſſus quel eſt mon raiſonnement. Si la preuve par les miracles eſt nulle, c'eſt, ou parce que Dieu n'a pas pu faire des miracles; ou parce que l'ayant pu, il ne l'a pas voulu; ou parce que l'ayant voulu, il ne les a pas deſtinés à prouver; ou parce que les ayant deſtinés à prouver, il ne les a pas rendus propres à cela; ou parce que les y ayant rendus propres par eux mêmes, il a permis quelque autre choſe comme les preſtiges qui en a empêché l'effet. Or ſelon l'auteur lui-même, dire que Dieu n'a pas pu faire des miracles, c'eſt parler de maniere à ſe faire *enfermer* meritoirement p. 87. Décider qu'il ne l'a pas voulu, c'eſt s'arroger d'*avoir lu dans les décrets éternels* & manquer au *reſpect dû à l'eſſence infinie* p. 88. Prononcer qu'il ne les a pas deſtinés à prouver, c'eſt

prononcer une chose qui est démentie au moins par les deux premieres playes d'Egypte *dont Dieu même avoit fait la preuve du pouvoir divin* p. 103. Soutenir qu'il ne les a pas rendus propres à prouver, c'est soutenir que la preuve *la plus brillante, la plus frappante* & la plus généralement démonstrative des trois n'étoit pas propre à prouver p. 73. Prétendre enfin que Dieu a permis que quelque chose comme les prestiges du Démon ait empèché l'effet des miracles, c'est pretendre qu'on puisse concevoir ce qu'il y a de plus inconcevable, savoir que *Dieu & le Diable suivent la même route* p. 104. Quel jugement porter après cela de toute la discussion de M. R. sur les miracles? Pour moi je trouve qu'il est trop modeste de dire qu'*il ne les admet ni ne les rejette*, qu'*il ne les affirme ni ne les nie*, & je pense qu'il pourroit dire sans

présomption qu'il fait l'un & l'autre, qu'il les admet & les rejette, qu'il les affirme & les nie.

Dans les sept pages suivantes, l'auteur s'attache à montrer qu'on lui a fait injustice de prendre dans son Emile pour des négations ce qu'il n'y proposoit que par forme de doute. Il y a dans tout cela bien des choses qu'on auroit de la peine à concilier, comme quand après avoir dit que *partout où il est quant à lui le plus décidé, il n'affirme rien encore*, il ajoute en citant la préface d'Emile, *si je prens quelque fois le ton affirmatif, c'est pour parler comme je pense. Pourquoi proposerois-je par forme de doute ce dont quant à moi je ne doute point?* Là il n'affirme rien lors même qu'il est le plus décidé: ici il croit devoir prendre le ton affirmatif quand il ne doute point. Mais je ne m'arrête pas à

cela. En general la maniere de M. R. eſt telle, que ſi jamais il en donnoit la théorie, je ne ſais s'il ne faudroit point intituler ſon ouvrage ; *l'art de douter en affirmant, ou d'affirmer en doutant.*

Je ne m'arrète pas non plus à relever l'indécence avec laquelle on traite l'eſtimable auteur des *Lettres ſur le Chriſtianiſme de M.* ROUSSEAU, tant dans la note de la p. 113. que dans le texte de la p. 115. L'indignation que de telles ſaillies ont généralement cauſée, venge l'offenſe bien au delà de ce qu'il voudroit. Si du reſte, pour ſe mettre à l'abri de tout reproche, on n'a qu'à faire dire par quelque perſonnage fictice, ce qu'on ne voudroit pas dire comme de ſoi-même, on pourra toujours hazarder tout ce qu'on voudra, ſans être jamais reſponſable de rien. Je ne me rappelle pas d'ailleurs, que la ma-

tiere de la priere ſoit préſentée dans l'Emile préciſément comme elle l'eſt ici, moins de gens en auroient pris ſcandale. Et quant à ce que l'auteur a dit auſſi dans ſon Emile, que *le Chriſtianiſme à force d'outrer tous les devoirs*, *les rend impraticables & vains*, pourquoi, dès qu'il n'avoit en vue que le (*a*) Janſeniſme, alloit-il alors parler du Chriſtianiſme ? Jamais ces deux mots n'ont paſſé pour ſynonimes. Si j'avois à parler de la foi de M. R., dirois-je tout court, la foi chrêtienne? Non, perſonne ne me devineroit.

Que dirai-je enfin du ſingulier éloge que l'auteur fait de Jeſus p. 117. (*b*) ? Un ſeul

(*a*) *On a tort*, dit-il p. 116. à l'occaſion de ce paſſage de ſon Emile, *on a tort de me faire dire de l'Evangile ce que je n'ai dit que des Janſeniſtes*, *des Méthodiſtes & d'autres dévots d'aujourd'hui.*

(*b*) C'eſt cet éloge où l'auteur releve *la facilité*, *la grace & même l'élégance du caractere*

mot; c'est que cet éloge n'est sûrement pas fait pour être mis au bas d'un crucifix. Et du trait qu'il lance contre St. Paul p. 118. (*c*)? Un seul mot aussi; c'est que qui n'a pas craint de ridiculiser le maître, peut bien contrôler le disciple.

Voilà où mène l'abus de la philosophie. *Bayle* l'avoit mieux dit qu'il ne paroit l'avoir senti. *La philosophie*, dit-il (*d*), *ressemble à des poudres si corrosives, qu'après avoir consumé les chairs mal saines d'une playe, elles rongeroient la chair vive, carieroient les os, & perceroient jusqu'aux*

---

de *Jesus*, en le représentant comme *un homme de bonne société, qui ne fuyoit ni les plaisirs ni les fêtes, qui alloit aux nôces, qui voyoit les femmes, qui aimoit les parfums, qui mangeoit chez les financiers* &c.

(*c*) *Qu'on m'accuse*, dit il, *de n'être pas toujours de l'avis de St. Paul, on peut me réduire à prouver que j'ai quelque fois raison de n'en pas être.*

(*d*) Art. Acosta.

moëlles. Elle réfute d'abord les erreurs, mais ſi on ne l'arrête point là, elle attaque les vérités & va ſi loin, qu'elle ne ſait plus où elle eſt, ni ne trouve plus où s'aſſeoir. Cette réflexion de *Bayle* me paroit exprimer ſi bien le cas de M. R., que je n'y ajouterois rien, ſi je ne trouvois dans les œuvres mêmes de ce dernier un morceau, qui pour ne pouvoir pas lui être appliqué en tout point, lui convient cependant à plus d'un égard. „ Fuyez, dit-il (*e*), „ ceux qui, ſous prétexte d'expliquer la „ nature, ſément dans les cœurs des hom- „ mes de déſolantes doctrines, & dont le „ ſcepticiſme apparent eſt une fois plus af- „ firmatif & plus dogmatique que le ton „ décidé de leurs adverſaires. Sous le hau-

(*e*) Je ne me rappelle pas dans lequel des ouvrages de l'auteur j'ai lu ce morceau, mais je le retrouve à la p. 10. *des penſées de J. J. Rouſſeau, Amſterdam* 1763.

„ tain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés,
„ vrais, de bonne foi, ils nous ſoumet-
„ tent impérieuſement à leurs déciſions
„ tranchantes, & prétendent nous donner,
„ pour les vrais principes des choſes, les
„ inintelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâti
„ dans leur imagination. Du reſte, ren-
„ verſant, détruiſant, foulant aux pieds
„ tout ce que les hommes reſpectent, ils
„ ôtent aux affligés la derniere conſolation
„ de leur miſere, aux puiſſans & aux
„ riches le ſeul frein de leurs paſſions; ils
„ arrachent du fond des cœurs le remord
„ du crime, l'eſpoir de la vertu, & ſe van-
„ tent encore d'être les bienfaiteurs du
„ genre humain. Jamais, diſent-ils, la
„ vérité n'eſt nuiſible aux hommes; je le
„ crois comme eux, & c'eſt à mon avis
„ une grande preuve que ce qu'ils enſei-
„ gnent n'eſt pas la vérité.

FIN.

